

TONIOTTO,

OU

LE RETOUR DE SIBÉRIE,

DRAME EN QUATRE ACTES,

Par MM. Albert et E. Labrousse;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU CIRQUE-OLYMPIQUE,
LE 19 NOVEMBRE 1835.



PERSONNAGES.

ACTEURS.

TONIOTTO, conscrit..... M. HENRI.
LÉONARD, sergent recruteur. M. GAUVIER.
LE MAÎTRE D'ÉCOLE.... M. STOKLEY.
ANTONIO, père de Toniotto. M. AUGUSTE Z.
FRANCESCO, jeune paysan. M. CHÉRI.
GIOVANNI, conscrit..... M. CHARLES C.
CARLINO, *id.*..... M. GABRIEL.
AMBROSIO, *id.*..... M. DESGRAND.
LE MAIRE..... M. ÉY. ANN.
1^{er} GARNISAIRE..... M. LAJEUNESSE.
2^{me} GARNISAIRE..... M. L'ÉCOLE.
LE LIEUTENANT de gen-
darmérie..... ST-CHARLES.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

MARIE, fiancée de Toniotto. M^{me} CHARLES C.
CATARINA, servante chez
Toniotto..... M^{me} DUMONT.
RINALDA, tireuse de cartes. M^{lle} ADÈLE.
MATHEA, mère de Marie.. M^{me} BARRIER.
JACQUINETTA, jeune pay-
sanne..... M^{lle} AIMÉE.
LE PETIT TONIOTTO..... M^{lle} ÉLÉONORE.
DEUX PETITS ENFANS.
PAYSANS, PAYSANNEES, GENDARMES, UN TAM-
BOUR, ENFANS.

La scène se passe en Piémont, lors de l'occupation des Français.

ACTE PREMIER.

LE CONSEIL DE RÉVISION.

Le théâtre représente une place plantée d'arbres. A droite de l'acteur le cabaret de l'Espérance; plus loin la maison du père de Toniotto. A gauche la mairie. Au fond, le village dominé par les hautes montagnes du Piémont.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMBROSIO, CARLINO, GIOVANNI,
RINALDA, PLUSIEURS CONSCRITS.

(Au lever du rideau des conscrits assis devant la porte du cabaret chantent et boivent. Rinalda, au pied d'un arbre, fait les cartes à Carlino qui l'écoute avec beaucoup d'attention.)

CHŒUR.

Naguons le chagrin,
Buvons à plein verre;
Le dieu de la terre,
Amis, c'est le vin.

AMBROSIO, *se levant*. Dites donc, les amis, voyez un peu cette vieille sorcière de Rinalda, qui fait croire des bêtises à cet imbécille de Carlino.

GIOVANNI. C'est vrai.

AMBROSIO. Écoutez un peu ce qu'elle lui dit...

AMBROSIO. Oui, chut ! avançons doucement...

RINALDA, à Carlino. Les cartes sont assez bonnes ; cependant en voici une qui semble m'annoncer des contrariétés, des obstacles imprévus.... il faudra voir.... (Elle reprend les cartes, les bat et lui donne à couper.) Coupez. (Il va pour couper.) Non, l'autre main.

CARLINO. C'est vrai, la gauche, du côté du cœur.

RINALDA. Cette carte revient toujours.

(Elle la pose sur ses genoux.)

CARLINO. C'est singulier... vous dites du côté du cœur, et c'est du pique qui retourne ?

RINALDA. Avez-vous dit ce matin, à jeun et en fermant les yeux, la prière que je vous ai apprise ?

CARLINO. Oui, trois fois de suite.

RINALDA. Sans vous tromper ?...

CARLINO. Oh ! sans me tromper d'un seul mot, j'vas vous la redire, si vous voulez : Kiriel microc, élémentissimé...

RINALDA, l'interrompant. C'est inutile... avez-vous payé pour moi cette marchande qui m'avait fait crédit d'une pauvre mante pour l'hiver ?...

CARLINO. C'était bien cher, mais enfin, v'là sa quittance.

RINALDA, la prenant. C'est bien, elle me tourmentait et m'empêchait de faire le charme comme je l'aurais voulu...

GIOVANNI, bus aux conscripts. La vieille coquine !...

RINALDA. Et cette bouteille que je vous ai donnée ?...

CARLINO. Je l'ai avalée jusqu'à la dernière goutte... c'était bien amer, et depuis je ne me sens pas très solide sur mes jambes... et même il y en a qui disent que je n'ai pas très-bonne mine...

RINALDA. Tant mieux, mou enfant, vous avez bien fait de faire tout ce que je vous ai prescrit. C'est parce que vous aurez oublié quelque chose que le numéro s'est trouvé mauvais ; mais je vous réponds maintenant que le conseil de révision...

GIOVANNI, à Rinalda, en se plaçant entre eux. Vieille coquine, vieille enjôleuse !... j'espère que nous l'y prenons, cette fois... (À Carlino.) Et toi, faut-il que tu sois bonace de croire à toutes les bêtises qu'elle te débite. Ah ! ah !

TOUS, se moquant de lui. Ah !... ah !... ah !

RINALDA, se levant et d'un ton colère.

Riez, riez, fous que vous êtes. Vous voilà comme les Français, à présent ; vous ne croyez plus à rien. Vous verrez qu'il vous arrivera malheur...

GIOVANNI. Fais attention à tes paroles, Rinalda, car je ne suis pas endurant... Allons, va-t'en tout de suite, ou si non...

RINALDA. Je m'en vais... oui, mais...

GIOVANNI. Alerte, et pas de menaces, surtout...

RINALDA, à part. Oh ! si j'étais sorcière comme ils le disent ! (Haut.) Malédiction sur vous tous !

(Elle sort en courant.)

TOUS, la huant et la poursuivant. La sorcière ! la sorcière !...

(Ils redescendent en scène en riant.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, moins RINALDA.

GIOVANNI, à Carlino. Allons, Carlino, à présent que la vieille chouette est partie, tu vas venir boire un coup avec nous...

CARLINO. Non, merci, je n'ai pas soif...

GIOVANNI. Comme tu me dis cela, mon Dieu ! allons, viens avec nous, c'est bien le moins, puisque nous voici pour passer au conseil de révision, qu'en attendant nous nous rafraîchissions un peu... ça nous aidera à passer le temps ; nous avons encore une bonne demi-heure, il faut l'employer gaiement.

CARLINO. Oh ! que le diable emporte la conscription, surtout depuis que le Piémont est incorporé à la France, comme ils disent... v'là une belle besogne, ma foi ! nous avons bien besoin de ça : dire que, vu les numéros que nous avons amenés, on va nous envoyer à des millions de lieues, pour y laisser peut-être les quatre membres ; si tu trouves que c'est amusant, par exemple, merci !...

GIOVANNI. Le fait est que ce n'est pas très-agréable ; mais enfin, puisqu'il faut que ce soit comme ça, quand nous nous gendarmerions, ça ne chauffera rien à l'affaire.

CARLINO. T'as beau dire ; c'est vexant, révoltant, et avec ça ces damnés de Français sont de vrais diables incarnés ; je ne peux pas les voir, je les ai en horreur.

AMBROSIO. Carlino, je te l'ai déjà dit, ta langue finira par te jouer quelque mauvais tour.

CARLINO. Oh ! je sais bien pourquoi tu parles si à ton aise ; t'as beau avoir amené le numéro un, sans te gêner, à toi

tout seul, t'es certain de ne pas partir ; ton père t'a fait des jambes en cerceaux et une bosse en guise d'épaules.

AMBROSIO. C'est ben à toi de te moquer des autres, t'es beau vraiment !.. Ne vous fait il pas l'effet d'un cornichon monté.

TOUS, *riant*. Ah ! ah ! ah !

GIOVANNI. C'est vrai... bien trouvé...

CARLINO. Oh ! toi, Giovanni, depuis que tu as bu bouteille chez Toniotto, avec ce damné sergent Léonard, qui est ici pour conduire les conscrits au dépôt... et qui nous traite déjà comme si nous lui appartenions, te voilà bien déterminé ; on dirait que t'es pressé, que tu ne demandes pas mieux que d'endosser l'uniforme et de partir ; tu crois peut-être que tu vas revenir par ici avec les galons de maréchal de France...

GIOVANNI. Ça s'est vu, comme dit le sergent Léonard...

CARLINO. Qu'est-ce que je disais?... Voyez-vous...

GIOVANNI. T'as donc une fameuse frayeur de partir, mon pauvre Carlino ?...

CARLINO. Dame ! oui, je ne m'en défends pas... je n'ai pas la moindre vocation pour l'état militaire ; je déteste l'état militaire... j'y vois mille désagréments plus horribles les uns que les autres... car enfin une fois partis, qu'est-ce qui nous attend là-bas... Rappelez-vous donc mon grand cousin... vous savez celui qui est venu en permission dernièrement, est-il permis d'avoir abîmé un individu comme ils l'ont fait en si peu de temps ?.. Quand il s'est en allé, c'était, sans contredit, un des plus beaux garçons de l'endroit... tout mon portrait, quoi ! à présent... il n'est plus que jambes et longues moustaches. Ecoutez donc, je tiens à mon physique, à ma conservation individuelle... bref, je ne veux pas avoir le même désagrément.

AMBROSIO. Oui, ce serait vraiment dommage !...

TOUS. Ah ! ah ! ah !

CARLINO. Riez, moquez-vous de moi, ça m'est égal... et au surplus, je ne suis pas le seul... car enfin, notre camarade Toniotto ne passe pas pour un capon, et certes, je crois que ça le tente encore moins que moi : car enfin il est tombé au sort comme nous, e v'là trois jours qu'il a disparu, qu'il se cache pour ne pas partir... et sans qu'on sache ce qu'il est devenu.

GIOVANNI. C'est ben une autre affaire par exemple... ne vas-tu pas te comparer à lui, le meilleur, le plus brave garçon de nous tous ?... Oh ! le fait est que c'est

réellement malheureux... malheureux pour son vieux père, et surtout pour cette pauvre Marie, qui l'aime tant. Tu sais bien que tout petits qu'ils étaient, Toniotto et Marie s'étaient déjà pris mutuellement en affection... on les voyait toujours ensemble... au point qu'on les aurait pris pour le frère et la sœur... leur attachement... n'a fait que s'augmenter avec les années... depuis long-temps leur mariage est chose arrangée... Mais les parens de Marie ont voulu attendre que Toniotto eût tiré au sort, ne se souciant pas de marier leur fille pour la voir peut-être devenir veuve au bout de quelques mois... Et dame ! aujourd'hui, qu'il y va du bonheur de toute leur vie... il est facile de concevoir que le courage de ce pauvre Toniotto l'abandonne un peu... n'est-ce pas, les amis ?...

TOUS. Oui, c'est vrai ça... c'est vrai...

CARLINO. Belle raison... Eh ben ! parbleu, moi aussi j'ai une amoureuxse que j'aime, qui m'aime, que nous nous entraïmons. Dieu ! si je pouvais l'épouser et ne pas partir !..

GIOVANNI. Tu serais bien content, n'est-ce pas ?...

CARLINO. Oui, v'là le grand mot lâché, v'là ce qui me désespère... enfin v'là ce qui disloque tout mon individu...

GIOVANNI. Et tu crois qu'un imbécille comme toi...

CARLINO. Ah ! Giovanni, pas de mots à double entente...

GIOVANNI. Eh bien ! en attendant que tu épouses celle que tu aimes, arrive... le verre en main, et buvons à ton bonheur futur... allons, versez, amis, et redites avec nous...

REPRISE DU CHŒUR.

Narguons le chagrin,
Buvons à plein verre ;
Le dieu de la terre,
Amis, c'est le vin.

SCENE III.

LES MÊMES, LÉONARD, *sortant de la mairie.*

LÉONARD. Eh ! eh ! mes petits lapins du Piémont !

TOUS. Bonjour, sergent.

LÉONARD. Bonjour à vous tous, jeunes conscrits... Vous êtes plus éveillés que vos voisins les Savoyards qui sont tristes comme leurs marmottes... Par l'empereur ! il y a plaisir à voir que vous ne faites pas les Jérémie : ça me prouve que

vous ferez de bons fantassins et que vous n'avez pas de rancune contre les numéros rébarbatifs.

CARLINO, à part. V'là encore cet enragé sergent... je ne peux pas le voir en face cet être là... je m'en vas.

GIOVANNI. Sergent, voulez-vous boire un coup avec nous?

LÉONARD. Volontiers. (*A Carlino qui s'éloigne.*) Eh ben ! où vas-tu toi... est-ce que je te fais peur?...

CARLINO, entre ses dents. J'ai des affaires à faire...

GIOVANNI. Voyez-vous, sergent, Carlino est furieux parce que nous l'avons interrompu dans sa consultation, avec une espèce de sorcière appelée Rinalda, qui court le pays, et qui prétend avoir des charmes pour empêcher d'aller à l'armée.

LÉONARD. Hein !... qu'est-ce que j'entends?... est-ce que par hasard nous donnerions dans de semblables superstitions... Mille bombes ! si je le croyais...

(Il porte la main à son sabre.)

CARLINO, effrayé et lui arrêtant le bras. Pas de bêtises, sergent...

LÉONARD. J'aime mieux penser que c'est une imputation fallacieuse et intempestive... N'est-ce pas?... Allons, réponds, morbleu... Faut-il que je t'arrache les paroles du ventre avec un tire-bourre?...

CARLINO. C'est inutile ; vous voyez, sergent, que je vous réponds de moi-même et sans difficulté aucune.

LÉONARD. A la bonne heure, que je t'entende au moins... Allons un coup de brosse sur cette conversation incohérente et qu'on n'en parle plus.

GIOVANNI. Sergent, venez donc, le vin est versé.

LÉONARD, à Carlino, lui donnant un verre de vin. Allons, tiens, bois un coup avec nous.

CARLINO. Volontiers, sergent. (*A part.*) qu'il est sauvage et brutal cet animal-là !

mon frère ! qu'est-il devenu ?... Ah ! tenez ; je suis désolé.

(Il s'éloigne lentement et entre chez Antonio.)

LÉONARD. Voici l'heure qui avance furieusement : la cérémonie ne tardera pas à commencer, mes petits amours.

GIOVANNI. Sergent, sera-t-on longtemps avant d'aller au feu ?

LÉONARD. Tu voudrais donc voir bientôt comme ça se passe quand il faut saluer à coups de fusils les Russes, les Prussiens, voir même toutes les nations généralement quelconques ? Tu n'es pas le moins du monde dégoûté, mon fils... Tu me fais l'effet d'un bon garçon, et je vas t'expliquer la chose en deux mots. (*Il s'assied.*) Vois-tu, mon garçon, nous voici en 1809, et depuis l'année 1791 nous sommes dans une saison où le soldat n'a guère le tems de s'amuser aux récréations de l'exercice... L'empereur qui ne dort pas souvent ne nous laisse pas bâiller aux bagatelles de la porte. A présent que vous avez tiré à la loterie nationale, deux heures après avoir passé au conseil de révision, nous nous mettrons en route vivement ; nous passerons un mois à peu près à manier le joujou à cartouches, et puis nous irons voir s'il y a quelque part moyen de donner une leçon de politesse aux ennemis de la France et de l'empereur. Vous taperez ferme et longtemps et sans dire : Prenez garde !... Qui sait ? peut-être y gagnerez-vous de jolies épaulettes, ou la croix d'honneur, ou bien encore un bras ou une jambe de moins... peut-être qu'on vous enterrera dans quelque champ de bataille, en disant : c'était un brave ! Croyez-vous que ce soit une perspective désagréable à l'œil que celle-là... croyez-vous qu'il y ait quelque chose de plus beau au monde... Dites, le croyez-vous ?...

CARLINO, à part. Tout ça dépend du goût... pour moi, je veux bien que le diable m'emporte si sa perspective me tente le moins du monde.

LÉONARD, se levant. Qu'est-ce que tu dis, toi ?...

CARLINO. Moi, sergent, je dis que c'est noble et beau... mais... cependant...

LÉONARD. Je sais ce que tu vas me répondre... que c'est bien dur de quitter son pays ; oui, c'est vrai... mais c'est fièrement amusant aussi, quand on a de la chance, que de revenir après s'être promené autour du monde, aux frais des particuliers à qui on va rendre visite. La guerre et les batailles, vois-tu, pour t'expliquer ça par allégorie, c'est comme les jolies filles et le bon vin ; quand une fois

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRANCESCO.

GIOVANNI, à Francesco. Eh bien ! Francesco, et Toniotto ?

FRANCESCO. Hélas ! pendant que son parrain, le maître d'école, est à prendre des informations, moi aussi j'ai voulu savoir ce qu'il était devenu ; mais rien, rien ! ah ! les pressentimens les plus tristes viennent me saisir... Toniotto, mon ami,

on en a goûté, on en est friand à ne jamais dire merci, j'en ai assez. (*Roulement de tambour dans la coulisse.*) Mais tenez, mes petits canards sans plumes, voilà qui vous appelle pour l'inspection générale et définitive... Allez... allez...

GIOVANNI. Oh ! moi, je suis sûr de mon affaire. (*A Carlino.*) Eh bien ! viens-tu ?..

CARLINO. Me v'là. (*A part.*) Je tremble comme une feuille de papier brouillard...

LÉONARD. Il y en a plus de quatre qui voudraient avoir maintenant un œil de moins, ou une patte de travers....

(Les conscrits s'éloignent. Le père Antonio sort de sa maison qui donne sur la place. Le maire, Marie, Catarina et Francesco sont avec lui.)

SCENE V.

LÉONARD. FRANCESCO, ANTONIO, LE MAIRE, MARIE, CATARINA.

LE MAIRE, à Antonio. Je suis fâché de ne pouvoir vous accorder un plus long délai... ainsi, attendu la disparition et la désobéissance de votre fils aux lois de l'empire... préparez-vous à recevoir les garnisaires qui vont venir s'installer chez vous.

ANTONIO. J'obéirai, monsieur le maire.

(Le maire sort.)

LÉONARD. Les garnisaires ! oh ! père Antonio, que je suis donc fâché...

ANTONIO. Merci, sergent.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins LE MAIRE.

MARIE. Oh ! mon Dieu ! cruelle conscription !... pourquoi faut-il qu'il soit tombé au sort !... Et, comme si ce n'était pas assez de ce malheur, il faut encore qu'il nous en arrive un autre plus grand... car enfin, mon Dieu ! qu'est-il devenu ?.. Comment expliquer son absence ? S'il est vrai, comme quelques personnes le disent, qu'il se cache pour ne pas partir... pourquoi ne nous avoir pas fait savoir où il est ? il doit bien penser que nous éprouvons tous une inquiétude mortelle.

ANTONIO. Lui, si bon fils... Ah ! il faut qu'il lui soit arrivé malheur....

CATARINA. Espérons encore....

FRANCESCO. Père Antonio, voici votre ami, le maître d'école.

SCENE VII.

LES MÊMES, LE MAITRE.

ANTONIO. Eh bien ?...

LE MAITRE. Eh bien ? mon ami, tranquillisez-vous, les renseignements que j'ai obtenus me donnent quelque espérance.

ANTONIO. Qu'est-ce que c'est ? parlez...

LE MAITRE. Je viens d'apprendre par quelques-uns des camarades de Toniotto qu'après le tirage à la conscription, ils l'avaient vu causer long-tems et à voix basse avec un mystérieux personnage qu'ils n'ont pu reconnaître, enveloppé qu'il était d'un large manteau ; la conversation était vive et animée, Toniotto leur a paru profondément ému... enfin ils ajoutent que tout-à-coup, et semblable à un homme qui prend une forte résolution... il s'était éloigné rapidement du côté des montagnes, entraîné par ce mystérieux personnage...

FRANCESCO. C'est vrai, il nous a tous quittés après le tirage d'un air bien triste, et nous défendant de le suivre.

ANTONIO. Qu'est-ce que vous pensez, maître ?...

MARIE. Qui ça peut-il être ?

LE MAITRE. Je suis sûr que ce n'est autre que Maïno.

ANTONIO. Maïno ?

FRANCESCO. Vous croyez, maître ?...

LÉONARD. Qu'est-ce que c'est que Maïno ?

LE MAITRE. C'est un homme d'une audace et d'une intrépidité rares... Il s'est réfugié au milieu de nos montagnes pour se soustraire au glaive de la loi qui cherche à l'atteindre... sans cesse à la piste de tous les mécontents, il les berce de belles espérances, les attire à lui... il est déjà parvenu à organiser ainsi une bande nombreuse, et, sous le prétexte de l'affranchissement du Piémont, il se livre à toute espèce de brigandages. Ces têtes folles, ces jeunes enthousiastes qui l'ont suivi sont tellement fascinés par lui... qu'ils sont allés jusqu'à lui donner le titre pompeux d'empereur des Alpes.

LÉONARD. Hein ! empereur des Alpes, lui !... ça m'a l'air d'un fier farceur que votre Maïno... Empereur !... ce nom-là, voyez-vous, ne va bien qu'au petit bonhomme, sans exception aucune... Je voudrais, pour rire un tant soit peu, me rencontrer avec votre empereur des Alpes, j'en aurais bientôt fait un conscrit que je me chargerais de faire marcher au pas, et au pas accéléré encore.

FRANCESCO. Mon Dieu ! comment ce fait-il que Toniotto ?

LÉONARD. Comment se fait-il ?... parbleu... c'est tout simple, il déserte pour ne pas païmir... C'est du beau... sacrébleu !... voyez-vous, père Antonio, je suis si colère contre votre clampin de fils que, malgré l'amitié que j'ai pour lui, si je le tenais, je ne sais pas trop ce que je lui ferais... Oh ! mais je suis fou... j'ai tout de même là une drôle de manière de vous consoler... c'est que j'ai peu l'habitude de ces choses-là... et ce que je pense vaut probablement mieux que ce que je dis... enfin... voilà... c'est égal...

ANTONIO. Merci, sergent, je vous comprends bien, allez... Mais que faire, bon Dieu ?...

FRANCESCO. Il faudrait tâcher...

LE MAÎTRE. Je me charge de tout, j'ai mon projet...

FRANCESCO. Pour Toniotto, maître, je suis prêt à passer dans le feu, s'il le faut.

LÉONARD. Oui, mais dépêchez-vous ; arrangez vite ça ensemble. (*A voix basse au maître et à Francesco.*) Songez que c'est comme s'il avait passé à l'ennemi et qu'il y va de la fusillade.

FRANCESCO. Est-il possible ?

LE MAÎTRE. Oh ! silence ! que son père ne sache pas.

FRANCESCO. Oh ! mon Dieu ! (*A part.*) Oh ! on ! à tout prix, tâchons d'arriver jusqu'à lui.

(Il sort en courant.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins FRANCESCO.

LÉONARD. Quant à moi, père Antonio, il faut que je vous dise adieu, je vas rejoindre mes consorts, il va falloir nous mettre en route... J'ai été bien reçu, bien traité par vous pendant mon séjour ici... vous êtes un brave homme... je vous rendrai ça en bonne amitié pour votre fils... Si vous remettez la main sur lui, ne perdez pas de tems, en route tout de suite... une fois là-bas, je tâcherai de l'avoir dans ma compagnie... je me ferai son instructeur... je lui épargnerai les corvées les plus dures... je me garderai bien d'en faire une poule mouillée toutefois... Mais quand le tremblement de la fusillade ira grand train, je me mettrai devant lui, le plus près que je pourrai, sans faire semblant de rien, bien entendu, de peur de l'humilier... et soyez tranquille, si le bon

Dieu le veut, car je crois au bon Dieu, moi, l'empereur ne me l'a pas défendu... Eh bien ! tôt ou tard il reviendra ici, au milieu de vous tous, et pour ne plus vous quitter. Mais en attendant, allons, adieu, les amis, adieu...

ANTONIO. Non pas adieu, sergent, mais plutôt au revoir.

LÉONARD. Ah ! dame, pour ce qui est de ça, et par le tems qui court, c'est une affaire qui ne dépend pas tout-à-fait de moi ; mais si, chemin faisant, je ne suis pas rencontré par quelque boulet craché par le brutal... si je ne reste pas dans quelque contrée lointaine, je viendrai faire ma dernière étape en Piémont... car je n'ai guère le cœur de retourner à Draguignan qui est mon pays... il y a deux ans quand j'y ai passé et que j'ai couru, le cœur gros de plaisir... pour embrasser ma mère... j'ai trouvé sa demeure vide, et, quand j'ai demandé où elle était, on m'a montré le cimetière... pauvre mère !... Ah ! chacun a ses peines, allez... Oh ! mais voyons, voyons, il ne s'agit pas de cela... quand une fois j'y pense... c'est fini... je dirais volontiers merci à un ostrogoth qui me couperait la respiration... Allons voir les gaillards que le sort m'a définitivement colloqués...

TOUS. Au revoir, sergent...

LÉONARD. Au revoir donc, les amis !...

(Il sort.)

MARIE. Viens, Catarina, rentrons, je n'en puis plus.

(Elles rentrent chez Antonio.)

SCÈNE IX.

LE MAÎTRE, ANTONIO, puis CARLINO.

ANTONIO. Quel brave homme que ce sergent Léonard !

LE MAÎTRE. A travers sa brusquerie de soldat, on voit percer un cœur excellent !

CARLINO, sortant de la mairie. Où est-elle... qu'on me la donne que je la batte, que je l'étrangle.

LE MAÎTRE. Qu'as-tu, Carlino ?...

CARLINO. Ce que j'ai... ce que j'ai, j'ai le n° 2... parbleu, vous le savez bien, j'ai le n° 2, et le conseil de révision qui me déclare très-bon... oh ! numéro d'enfer... quel guignon ! mon Dieu ! mon Dieu ! quel guignon !

ANTONIO. Pauvre garçon...

CARLINO. Pauvre garçon... eh ben ! non,

puisque c'est comme ça, je m'en moque... au diable... oui, je serai soldat... je partirai... mais gare aux ennemis, ils n'ont qu'à bien se tenir, c'est eux qui me la paieront, c'est sur eux que je me vengerai... Mais ce que disait le sergent Léonard, un bras, une jambe de moins... être enterré sur un champ de bataille, moi qui n'en ai pas l'habitude, c'est égal, je tape-rai ferme d'abord. Vive l'empereur !
(Il sort.)

SCENE X.

LE MAITRE, ANTONIO, DEUX GARNISAIRES.

(Ils sont entrés en même temps que Carlino.)

PREMIER GARNISAIRE. Tiens, justement voilà notre homme. Holà ! eh ! paysan, nous venons nous installer chez toi... sois prêt à nous recevoir... fais monter du vin, soignons-nous tout de suite, ou sinon...

(Ils agitent leurs bâtons.)

ANTONIO. Est-ce que la loi vous autorise?...

PREMIER GARNISAIRE, le prenant au collet. Il ne s'agit pas de ça, allons, allons... alerte, alerte, te dis-je... marche...

ANTONIO. Ah ! ne recommencez pas, car tout vieux que je suis.....

(Il prend un des tabourets près de la table qui est devant la cabaret.)

PREMIER GARNISAIRE. Il se révolte... assomons-le, ce chien de paysan.

DEUXIÈME GARNISAIRE. Oui, c'est ça, assomons-le...

LE MAITRE, se plaçant entre eux. Arrêtez... grand Dieu ! qu'allez-vous faire?... A l'aide, à nous, au secours !...

SCENE XI.

LES MÊMES, TONIOTTO, FRANCESCO.

(Au moment où les garnisaires vont se précipiter sur Antonio, Francesco paraît suivi de Toniotto. Ils entrent précipitamment ; Toniotto saisit un des pistolets qu'il a à sa ceinture, menace les garnisaires de faire feu et s'écrie :

TONIOTTO. Misérables !...

LE MAITRE. Toniotto !

ANTONIO. Mon fils !

TONIOTTO. Mon père ! (Aux garnisaires.) Le premier de vous qui osera lever la main sur mon père, je l'étends à mes pieds.

ANTONIO, le serrant dans ses bras. Je te revois...

TONIOTTO. Oui, mon père, c'est moi, moi qui reviens pour vous défendre, ne

craignez plus rien... cher maître... remettez-vous... me voilà... me voilà...

PREMIER GARNISAIRE. Ah ! c'est Toniotto ! eh bien ! il est à nous... arrêtons-le.

TONIOTTO. Oh ! je ne vous le conseille pas, je sais que vous n'êtes ici que pour cela... misérables, et vous alliez maltraiter mon père, incapable qu'il est de vous répondre. Mais heureusement me voilà ; si j'ai à vous suivre, ce sera de bonne volonté... autrement jamais, vous entendez... mais pour cela le moment n'est pas encore venu, j'ai besoin d'être seul avec mon père, et comme ce que j'ai à lui dire ne vous regarde pas, vous allez nous laisser.

PREMIER GARNISAIRE. Comment ?...

TONIOTTO. C'est comme ça, allons, allons...

(Le premier garnisaire parle à l'oreille de son camarade.)

DEUXIÈME GARNISAIRE. Oui, c'est ça.

TONIOTTO, avec impatience. Eh bien ! voyons, voyons, pas tant de façons, dépêchons-nous, dépêchons-nous.

(Il les force à s'éloigner.)

FRANCESCO, au maître. Où est Marie, maître ?

LE MAITRE, lui indiquant la maison d'Antonio. Là...

FRANCESCO. Je cours la prévenir.

ANTONIO. Viens, mon fils, rentrons.

TONIOTTO. Non, mon père, restons ici, c'est ici que je veux vous parler.

SCENE XII.

LE MAITRE, ANTONIO, TONIOTTO.

TONIOTTO, au maître qui se dispose à sortir. Eh bien ! que faites-vous, maître... ah ! c'est mal, restez, je vous en prie... il n'y a pas de secret pour vous, restez... j'ai besoin de vos conseils, de votre amitié.

LE MAITRE. Tu as besoin de moi, Toniotto ?... je reste.

TONIOTTO. Ecoutez-moi, mon père ; les moments sont précieux... il n'y a pas une minute à perdre, et cependant avant toute chose, je vous en conjure, dites-moi que vous me pardonnez l'inquiétude et les tourmens que je vous ai causés depuis trois jours que je vous ai quitté.

ANTONIO. Tu sais bien que je t'aime !...

TONIOTTO. Et moi aussi, allez, mon père... quand j'ai fui d'ici j'avais d'abord la tête perdue... et je n'ai pas réfléchi un seul instant que c'est sur vous qu'on se-

rait retombé, car alors je ne me serais pas éloigné... et du moment où j'ai su ce qui se passait... que des garnisaires allaient s'installer ici!... Oh! rien n'a pu me retenir, je suis revenu à l'instant même, et je remercie le ciel de m'avoir amené assez à temps pour vous défendre contre ces malheureux qui allaient vous maltraiter!...

ANTONIO. Brave garçon!

LE MAITRE. Et qu'as-tu fait? d'où viens-tu, Toniotto?

TONIOTTO. Oui, vous saurez tout ce que j'ai fait... d'où je viens... et ce qui me reste à faire encore...

LE MAITRE. Parle... Toniotto, voyons?

TONIOTTO. Vous avez dû vous apercevoir du saisissement que j'éprouvai le jour où, quand personne ne s'y attendait encore, on vint à publier la fatale ordonnance du tirage à la conscription... Les pressentiments les plus tristes entrèrent dans mon cœur et ne me quittèrent plus. J'étais si heureux près de Marie, formant chaque jour des projets plus beaux les uns que les autres pour l'accomplissement de notre mariage!... Son amour remplissait toute ma vie... je ne voyais rien au-delà... je l'aimais tant, que j'avais oublié qu'autre chose que la mort pouvait nous séparer... Plus nous approchions du jour fatal, plus je la voyais s'affaiblir et perdre ses jolies couleurs... et alors je me disais : Si je viens à partir elle mourra... elle mourir!... oh! dès lors je formai un projet qui va s'accomplir... aujourd'hui que le sort m'a condamné.

ANTONIO. Comment?

LE MAITRE. Que veux-tu dire?

TONIOTTO. J'ai voulu résister d'abord à cette idée... mais impossible, je souffrais trop... alors je me suis révolté; je me suis dit : je ne veux pas perdre en un seul jour tout le bonheur de ma vie... je ne veux pas quitter Marie... Non, je ne partirai pas... je ne partirai pas.

ANTONIO. Quoi?

LE MAITRE. Qu'entends-tu?

TONIOTTO. Voilà trois jours que je travaille à l'accomplissement de ce projet... J'ai réussi, tout est prêt... disposé...

LE MAITRE. Y penses-tu, Toniotto?

TONIOTTO. Oui, maître; car, enfin, je ne veux pas me soumettre à la domination de ces Français qui ont envahi le Piémont. Je ne veux pas combattre pour une nation qui n'est pas la mienne, et qui a déjà à elle seule plus de gloire que dix autres réunies... Je n'appartiens pas à la France, moi, je suis Piémontais.

LE MAITRE. Oh! reviens à toi, Toniotto.

TONIOTTO. Mon père, au-delà des montagnes, il y a des amis qui nous attendent, à leur tête un chef hardi et intrépide; ce chef, c'est Maïno... Je l'ai vu; il vous connaît, il nous aime... Là-bas, une cabane est préparée pour vous... Marie et moi, nous y trouverons un prêtre pour nous unir; car, j'en suis sûr, Marie nous suivra... et là, s'il faut être soldat pour défendre son pays, son père et sa femme, vous vertez si Toniotto est brave, et au besoin même s'il sait mourir... Eh quoi! vous ne répondez pas, mon père... Et vous, maître, pourquoi me regarder avec cet air sévère?... Je vous l'ai dit, il n'y a pas de temps à perdre... Ici près sont des amis qui protégeront notre fuite... Venez... venez...

(Il veut entraîner son père)

LE MAITRE, se jetant entr'eux. Arrêtez! que faites-vous?

TONIOTTO. Quoi? maître...

LE MAITRE. Non, non, vous ne vous éloignerez pas. (*A part, à Antonio.*) Impudent, sachez donc qu'il y va de la tête de votre fils.

ANTONIO. Que dites-vous?

LE MAITRE. La vérité; jusqu'ici je vous l'avais cachée... mais il n'est plus temps de feindre... Il y va de sa tête et de son honneur, vous dis-je... Eh bien! le laisserez-vous partir maintenant?

ANTONIO. Son honneur!... oui, maître, je dois en croire vos paroles; car vous aussi, vous l'aimez comme un fils... Vous l'avez élevé autrefois avec plus de soin que tous les enfants qui vous étaient confiés... Tous les dangers qu'il pouvait courir, je les aurais bravés avec lui; mais le déshonneur, mais l'infamie... Oh! non! non!... Tu partiras, Toniotto, à l'instant même, pour rejoindre ton régiment, et si tu refusais de te rendre à mes prières, à mes ordres, eh bien! je resterais ici et je donnerais ma tête en échange de la tienne.

TONIOTTO. Ah! maître, qu'avez-vous fait?

LE MAITRE. Mon devoir. Oui, d'ordinaire, je suis facile, indulgent; mais quand il le faut, je suis sévère, impérieux... Plus tard, j'en suis sûr, Toniotto, tu me remercieras de mes conseils d'aujourd'hui. Il est des circonstances dans la vie contre lesquelles l'homme ne peut rien, qui domptent et écrasent l'impudent qui veut leur résister... Crois-en

ton vieil ami... en persistant dans ton dessein, il te faudrait devenir coupable... Songe à ton vieux père ; songe aux persécutions qui l'attendent.

TONIOTTO. Oh ! malédiction sur moi, si j'étais capable.... Mon père ! quoi ! vous ordonnez...

LE MAÎTRE. Oui, il l'ordonne ; Toniotto, on a égaré ta raison : Maïno n'est pas ce que tu penses, je te le jure. Il y a trop de loyauté et de bravoure dans ton cœur pour qu'un pacte puisse jamais vous unir.

TONIOTTO. Mon Dieu !

LE MAÎTRE. Laisse ma voix aller jusqu'à ton cœur ; mais je t'en ai trop dit déjà... Tu te rends, je le vois... ta main serre la mienne... tes yeux se remplissent de larmes, ils cherchent ton père. Tiens, regarde, le voilà, faible, accablé, brisé par la douleur... il tend vers toi ses bras défaillans... Allons, cours t'y jeter, redeviens un homme enfin, et fais-lui tes adieux.

TONIOTTO, dans les bras de son père. Mon père !... mon père !... vous l'ordonnez, je n'hésite plus maintenant... Mais, Marie, cette pauvre Marie ?

ANTONIO. Marie !...

LE MAÎTRE. Eh bien ! nous l'entourons de soins et de tendresse... En attendant ton retour, nous la consolons, nous pleurerons, nous souffrirons avec elle.

TONIOTTO. Avoir tant fait déjà... l'aimer comme je l'aime... et la quitter ! Ah ! c'est affreux !...

LE MAÎTRE. La voici !

TONIOTTO. Elle !...

LE MAÎTRE. Toniotto, du courage... il le faut... il le faut.

TONIOTTO. J'en aurai, maître... j'en aurai.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MARIE, CATARINA et FRANCESCO.

MARIE, courant à lui. Toniotto !

TONIOTTO. Chère Marie !... Bon Francesco !

FRANCESCO. Mon ami !

MARIE. Je te revois ; je suis heureuse encore.

TONIOTTO. Heureuse ! pauvre fille.... Oh ! non, désormais, plus de bonheur pour nous... il me faut partir. Adieu, Marie.

MARIE. Partir !... Tu l'as dit ; alors plus de bonheur pour nous.

ANTONIO. Mon cœur se brise.

LE MAÎTRE. Mon Dieu !

FRANCESCO, remontant la scène et revenant. Ciel ! le lieutenant de gendarmerie... Toniotto, on vient pour l'arrêter.

TONIOTTO. Francesco, laisse, laisse-le venir.

MARIE. Mon Dieu !... mon Dieu !...

FRANCESCO. Le voici.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE LIEUTENANT DE GENDARMERIE ; GENDARMES.

(A l'arrivée du lieutenant, Toniotto lui remet ses pistolets.)

LE LIEUTENANT. Soldats, faites votre devoir.

TONIOTTO, aux soldats. Un instant... un instant. (*Au lieutenant qu'il attire à l'écart, et à voix basse.*) Monsieur, j'ai une grâce à vous demander, et je vous en conjure, daignez me l'accorder.

LE LIEUTENANT. Parlez...

TONIOTTO. Je connais la loi concernant les conscrits réfractaires ; mais, je vous en prie, que je ne sois pas enchaîné comme un criminel, en présence de mon vieux père qui est là... et de cette pauvre jeune fille, qui est ma fiancée... Cette vue leur ferait trop de mal... Laissez-moi vous suivre de bonne volonté ; quand nous serons éloignés d'eux, vous ferez de moi ce que vous voudrez, et croyez que toute ma vie ne suffira pas à ma reconnaissance.

LE LIEUTENANT. Eh bien ! hâtez-vous.

TONIOTTO. Que je vous remercie, monsieur !

(On entend le bruit d'un tambour battant la marche du pas accéléré.)

MARIE. Qu'est-ce que cela ?

FRANCESCO. C'est le départ des conscrits. Ah ! quelle idée !... (*Appelant.*) Sergent ! eh ! sergent Léonard !... Venez, venez...

(Léonard arrive ; le tambour cesse ; tous les conscrits s'arrêtent.)

SCENE XV.

LES MÊMES, LÉONARD.

LÉONARD, *entrant*. Qu'y a-t-il?

FRANCESCO. Toniotto, le voilà... tenez.

LE MAÎTRE. Il est prêt à vous suivre.

TONIOTTO. Que je ne sois pas arrêté... Emmenez-moi, sergent?

LÉONARD. Ah! Toniotto, c'est bien; je suis content... Pardon, lieutenant, puis-que j'arrive à temps encore, je vais repincer l'oiseau échappé de sa cage. J'en fais mon affaire; je le prends sous ma responsabilité individuelle, si vous voulez bien le permettre.

LE LIEUTENANT. C'est votre affaire, sergent; vous en avez le droit.

TONIOTTO, à Marie. Marie, il faut que je m'éloigne : une nouvelle carrière va commencer pour moi... J'ignore ce que le sort me réserve; tous nos projets de bonheur sont renversés... J'avais reçu ta parole en échange de la mienne... Je te la rends aujourd'hui; mais souviens-toi que, quoique séparés, je t'aimerai toujours...

MARIE. Je n'accepte pas, Toniotto, et souviens-toi que la mort seule pourra nous séparer.

TONIOTTO. Mon père... vous tous que j'aime, venez là... sur mon cœur.

(Tout le monde l'entoure.)

LE MAÎTRE. Tu es un bon fils.

ANTONIO. Que la bénédiction de ton vieux père t'accompagne!

LÉONARD, *l'arrachant de leurs bras*.

Partons, Toniotto, partons.

TONIOTTO. Oh! oui, emmenez-moi... tout mon courage m'abandonne.

ANTONIO. Veilles sur lui, sergent.

LÉONARD. Comme un ami, comme un père, je vous le jure... Adieu.

LE MAÎTRE. Il nous reviendra, ma fille.

MARIE. Ah! que ce soit bientôt!

TONIOTTO et LÉONARD. Adieu!

TOUT LE MONDE. Adieu.

(Les conscrits se mettent en marche au bruit du tambour. A côté de Léonard, on voit Toniotto, qui de la main répond au geste d'adieu de tout le monde. Les autres conscrits agitent leurs chapeaux en l'air, en criant : *Vive l'empereur!* Tout le théâtre est garni par les gens du village, qui sont venus pour les voir partir et leur dire adieu. Marie, au départ des conscrits, tombe dans les bras du maître. Tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

UNE VEILLÉE D'HIVER.

Une grande chambre de ferme.

SCENE PREMIERE.

MARIE, *priant*.

(Elle est agenouillée devant une madone placée dans une petite niche au-dessus de la cheminée.)

Sainte Vierge Marie, patronne de ce hameau, daigne entendre ma prière.... protège, bonne Vierge, les jours de mon Toniotto... Veille sur lui dans ces moments de guerre, comme tu as daigné le faire depuis que nous sommes séparés, toute mon espérance est en toi.... double ma force et mon courage, sainte Vierge! Je t'implore aussi pour ma bonne mère... achève de la rendre à la santé... et toute ma vie je te bénirai pour tes bienfaits. (Elle

revoient s'asseoir tristement et après un moment de silence elle continue.) Mon Dieu! j'ai beau faire, je ne puis dissiper ma tristesse. Les pressentimens qui me poursuivent me font peur.... (La main sur son cœur.) Pourtant, quand j'ai prié, je suis un peu plus calme, plus résignée, et aujourd'hui c'est tout le contraire : aujourd'hui cependant c'est la fête de ma mère, et si elle me voit plus triste encore que de coutume.... ne pourra-t-elle croire que je l'aime moins que Toniotto; oh! non, elle est si bonne. Ah! c'est que ce jour aussi m'a rappelé qu'autrefois, il était là pour la fêter avec moi, cette bonne mère!... en l'embrassant tout à l'heure, j'ai senti mon pauvre cœur

s'en aller, pensant à lui... C'est que voilà deux ans que je ne l'ai vu... Deux ans... oh mon Dieu ! que c'est long... quand on les passe à espérer et à craindre ! Avec cela que la guerre vient de recommencer, guerre bien cruelle... bien affreuse, dit-on... Et depuis six mois pas de nouvelles, pas une lettre de lui qui vienne me consoler un peu... Et cette nuit, cette nuit, quel rêve affreux j'ai fait !... je le voyais souffrant... malheureux... proscrit... et puis enfin tué... Ah !... (*Cachant sa tête dans ses mains.*) Pourquoi ne suis-je pas morte à l'instant même de son départ ?

SCENE II.

MARIE, CATARINA.

(*Catarina entre sans être entendue par Marie qui reste absorbée dans ses pensées ; quelque instant en silence elle examine Marie.*)

CATARINA, *à part*. Pauvre enfant, ça me fend le cœur de la voir toujours triste comme ça... Ah ! tâchons de la consoler un peu. (*Haut et allant à elle.*) Bonsoir, mainzelle Marie.

MARIE, *se levant*. Catarina !... c'est toi...

CATARINA. Oui, mainzelle, est-ce que je ne vous ai pas dit que je viendrais tout exprès de bonne heure.

MARIE. C'est vrai.

CATARINA. N'est-ce pas aujourd'hui jour de veillée ?...

MARIE. Aujourd'hui !... oui, c'est vrai... c'est mon tour.

CATARINA. Tous vos voisins, vos amis vont venir, et pour peu que vous ayez besoin de moi... me voilà.

MARIE. Tu as bien fait de venir, toi, Catarina, mais cette veillée ; je voudrais bien qu'elle n'eût pas lieu.

CATARINA. Pourquoi ça ?

MARIE. Ma mère est si faible encore, j'aimerais mieux rester auprès d'elle tranquillement... tandis que tout ce monde...

CATARINA. Oui, mais c'est justement votre mère qui m'a envoyée prier tout le monde de ne pas manquer... Il vous serait difficile de lui faire entendre raison là-dessus... Elle dit qu'elle n'est plus malade, qu'elle veut que le jour de sa fête se passe gaiement... qu'elle vous voit toujours triste et désolée... et qu'il faut vous égayer un peu ; enfin, il paraît qu'elle vous ménage une surprise.

MARIE. Une surprise... quoi donc ?

CATARINA. Vous verrez.

MARIE. Mais, Catarina, tu sais bien...

CATARINA. Je sais que vous êtes une bonne et douce fille, que vous ne voudrez pas élaginer votre mère qui n'est pas très-forte, quoiqu'elle en dise ; en lui faisant de la peine, vous pourriez la faire retomber malade... Prenez garde...

MARIE. Mais, Catarina...

CATARINA. Et puis tenez, mainzelle Marie, je suis bien aise de la circonstance pour vous dire ce que j'ai là sur le cœur, vrai... vous n'êtes pas assez raisonnable... J'aime Toniotto comme un enfant qu'on a nourri et élevé... eh bien ! je ne comprends pas que vous puissiez vous désoler comme vous le faites ; car, enfin, il n'y a rien de désespéré... Il y a long-temps qu'il n'a donné de ses nouvelles... c'est vrai... mais combien de fois n'est-il pas resté plus long-temps encore ?... mais, j'en ai bonne idée, vous en recevrez bientôt, et qui vous feront plaisir, j'en suis sûre... Voyons, voyons, il ne faut pas être triste comme ça...

MARIE. Comment, Catarina, tu ne trouverais pas affreux que je puisse m'annuser, tandis que lui est malheureux, souffrant, mort, peut-être !

CATARINA. Ah ! quelle idée !... vous m'avez porté un coup...

MARIE. Pardonne-moi... oui... j'ai tort... je ne contrarierai pas ma mère, je tâcherai de sourire même...

CATARINA. Oh ! je vous en prie, mainzelle Marie, renfoncez ces grosses larmes que je vois dans vos yeux. (*Elle lui essuie les yeux.*) Parlons de Toniotto, mais plus de ces vilaines pensées, ça fait trop de mal... allons, allons... mainzelle Marie.

(*Elle lui serre les mains dans les siennes.*)

MARIE. Bonne Catarina !...

CATARINA. Pardi ! belle chose d'être bonne avec vous... Il faudrait être un diable en jupons... et quoiqu'il n'y en ait pas mal qui s'habillent de cette façon, je n'en suis pas moi... tenez, si vous voulez être bien gentille, puisque nous avons un peu de temps devant nous, vous devriez plutôt me lire une de ses lettres.

MARIE. Je veux bien.

CATARINA, *à part*. J'ai toujours remarqué qu'elle était moins triste après...

MARIE. Tiens, viens t'asseoir ici...

CATARINA, *s'asseyant*. Me voilà. (*À part.*) J'étais bien sûre que ça lui plairait.

MARIE. Celle-ci, la dernière qu'il m'a écrite... C'est toujours celle qui me plaît le plus, écoute...

CATARINA. Je ne perds pas une parole.

MARIE, lisant. « Ma chère Marie, Je » m'empresse de t'écrire cette lettre, le » cœur tout joyeux, pour t'annoncer que » je viens d'être fait sergent dans la garde » impériale, et décoré de la croix d'hon- » neur sur le champ de bataille, des mains » mêmes de l'empereur, ce qui est un » honneur qui n'arrive pas à tout le mon- » de... La journée a été chaude; mais, » grâce au ciel, j'en ai été quitte pour une » légère blessure, dont je suis presque » guéri, tant mon bonheur est grand... » (*S'interrompant.*) Tu vois... blessé... et c'est la troisième fois.

CATARINA. On dit que ce n'est pas beau un militaire qui n'a pas de blessures...

MARIE. Mais...

CATARINA. L'essentiel, c'est que ça ne soit pas grand chose, et puisqu'il vous le dit, c'est que ça est... Voyons, continuez... dites.

MARIE, lisant. « Je suis bien heureux, » ma chère Marie, de voir que chaque » jour me rapproche davantage de toi, » car, s'il plait à Dieu, j'espère bien, à » la première affaire, avoir l'occasion de » gagner mes épaulettes d'officier et pou- » voir revenir alors pour t'épouser... »

CATARINA. Voyez-vous...

MARIE, lisant. « Aime-moi toujours » bien... comme je t'aime, comme nous » nous aimions avant mon départ... Léo- » nard est toujours mon meilleur ami : » aime-le, Marie, car je lui dois tout. Je » te prie d'apprendre cette bonne nouvelle » à mon père. Je lui écrirai sous peu de » jours. Embrasse-le pour moi ainsi que » notre cher maître d'école, que je bénis » chaque jour du service qu'il m'a rendu » en me montrant à écrire. N'oublie pas » non plus ma bonne Catarina. Adieu, » ma chère, ma bonne Marie, je t'em- » brasse comme je t'aime, c'est-à-dire, de » tout mon cœur. — TONIOTTO. » N'est-ce pas que tout son cœur est là-dedans ?

CATARINA. Oui, et un bon cœur encore. J'en suis toute je ne sais quoi de plaisir...

MARIE. Tu le vois, l'état militaire ne l'a pas changé; il est toujours le même, bon et brave garçon, se souvenant de tout le monde.

CATARINA, se levant. C'est vrai, mon Dieu... Qu'il doit être beau avec son uni- forme, la croix d'honneur sur sa poitrine, avec ça qu'il n'était déjà pas trop mal quand il est parti... Oh! que je voudrais donc le voir...

MARIE, se levant. Le voir !

CATARINA. De quelle ville d'Italie, en écrivant à son père, lui a-t-il envoyé ces quatre napoléons d'or, vous savez...

MARIE. De Venise.

CATARINA. Ah! oui, c'est ça...

MARIE. Et c'est de là aussi qu'il m'a envoyé cette petite chaîne, en me disant de la porter toujours par amour pour lui. La voilà... elle ne m'a jamais quittée, elle ne me quittera jamais.

CATARINA. Je vous crois; et en échange, vous lui avez envoyé, vous ?...

MARIE. Une tresse de mes cheveux... l'anneau que je portais à mon doigt. Ah! puisse-t-ils lui rappeler toujours que sa vie est la mienne!... qu'il ne doit pas s'exposer inutilement... et quand il reviendra, s'il doit revenir, mon Dieu! que je les lui voie toujours, comme toujours aussi il me verra cette chaîne.

CATARINA. Il reviendra, que j'vous dis... Il me semble déjà que je le vois arriver tout à coup... Quel beau moment !

MARIE. Oh! oui, le plus beau de ma vie... moment d'amour, moment de joie.

CATARINA. Nous sommes tous réunis ici; votre mère, Francesco, le maître... nous deux.

MARIE. Oui... Et tout-à-coup une voix se fait entendre.

CATARINA. La sienne...

MARIE. La porte s'ouvre... il nous appelle: Mon père! Marie, mes amis...

CATARINA. Il entre...

MARIE. C'est lui, je le vois...

CATARINA. Il vous tend les bras.

MARIE. Je cours m'y jeter... Je l'embrasse.

CATARINA. Tous vos maux sont finis.

MARIE. Oui, je suis heureuse... Le voilà, le voilà!...

CATARINA. Marie !

MARIE. Toniotto !

MATHEA, dans la coulisse. Marie!... Marie !

(La scène doit être jouée comme elle le serait entre Toniotto et Marie.)

CATARINA. On vient... C'est vot' mère.

MARIE. Ma mère... qu'elle vienne... Je suis heureuse, tu le vois, je souris... c'est sa fête.

SCENE III.

LES MÊMES, MATHEA.

MARIE, allant au devant de sa mère. Ma bonne mère, ce n'est pas raisonnable... vous lever...

MATHEA. Allons, tais-toi ; grondeuse... viens que je t'embrasse. Ce n'est que pour un instant.

MARIE. A la bonne heure. (*Lui donnant une chaise.*) Ne vous fatiguez pas trop ; asseyez-vous là.

CATARINA. V'là tout le monde pour la veillée. (*Bruit dans la coulisse.*) Entendez-vous ?

MATHÉA. Eh ben ! tant mieux ! qu'ils soient les bien-venus.

CATARINA, ouvrant la porte. Arrivez donc, les amis, arrivez donc !

MATHÉA. Allons, Marie, reçois tout le monde.

MARIE. Oui, ma mère.

CATARINA. Pendant que les jeunes danseront, v'là d'quoi réchauffer les vieux.

(*Elle place dans le feu deux fagots.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, TOUS LES GENS DE LA VEILLÉE, JACQUINETTA, puis CARLINO.

CHŒUR.

Bonsoir, voisins, amis, bonsoir !
Nous voici tous pour la veillée ;
Par nous qu'elle soit égayée,
Et tout au plaisir de vous voir ;
Bonsoir, voisins, amis, bonsoir !

(*Tout le monde entre galement en chantant et saluant à la fois la mère Mathéa. Après le chœur Marie place tout le monde et revient près de sa mère. L'orchestre accompagne toute cette mise en scène. Le tableau se ferme et représente l'ensemble d'une veillée d'hiver de village. Dans une cheminée un grand feu qui pétille. Une lampe suspendue au plafond éclaire la salle... Quelques jeunes garçons se placent auprès de leurs amoureuses sur des bancs qu'oo apporte. Autour du feu on met une table ; des vieillards viennent s'y asseoir et préparent des cartes pour faire leur partie ; oo leur apporte des verres et des bouteilles. Dans le fond oo voit d'autres personnes assises et travaillant à différents ouvrages qu'ells ont apportés. Des vieilles femmes filent ; d'autres tricotent ; des jeunes filles font de la dentelle. Les enfants sont sur la stévoit de la scène et jouent à la main chaude ; c'est Ambrosio qui les cache ; ils se disputent, se battent, on les fait mettre à genoux devant la mère Mathéa, qui leur dit de s'embrasser ; ils sortent par le fond et poussent Carlino, qui entra ; il est habillé en Jean-Jean, culotte collante, grandes guêtres noires, etc ; il tient une badine à la main, qu'il tortille ostensiblement pendant tout son récit.*)

CARLINO, entrant. Bonsoir, mainzelle Marie... Bonsoir, belle Jacquinetta. Bonsoir tout le monde.

TOUS. Ah ! v'là Carlino !

CARLINO. Oui, c'est moi ; j'arrive le dernier, n'est-ce pas ? mais enfin, c'est

égal, me v'là, j'arrive... Il fait un froid et une neige !... Brrrr !... je suis morfondu jusque dans la moelle des os !... Tiens ! tiens, c'est vous, la mère Mathéa ? vous v'là levée... Il paraît que ça va tout-à-fait bien ?

MATHÉA. Mais, à peu de chose près. ..

CARLINO. Tant mieux, tant mieux !... (*Se frottant la jambe.*) Coquin de sort ! la jambe me fait un mal !...

MATHÉA. Qu'est-ce que tu as donc, Carlino ?

CARLINO. Ah ! tenez, voyez-vous, c'est un fait exprès... je suis né sous une étoile de guignon. Il faut qu'un esprit malin s'acharne à me poursuivre et à me faire mille niches, toutes plus déplorables les unes que les autres... c'est impossible autrement... Tenez, jugez vous-mêmes. J'entends sonner sept heures à la grosse horloge du village, et je me dis : V'là l'heure d'aller à la veillée... je vas me dépêcher à cause de vous, Jacquinetta...

JACQUINETTA. Comment, c'est pour moi ?...

CARLINO. Oui, car je savais que vous deviez venir ce soir. Je pars, avec l'intention de ne faire qu'une course de la maison ici... On dit que l'amour donne des ailes ; il aurait bien dû, le scélérat, le capricieux qu'il est, m'en prêter au moins une paire dans cette circonstance... mais, bah ! je t'en souhais... Je m'élance donc... quand tout-à-coup, au milieu de ma course vagabonde, je donne en plein... devinez en dix...

JACQUINETTA. Comment voulez-vous que je devine ?

CARLINO. Je donne dans Turc, le gros chien du boucher Giacomo... Le gros scélérat d'animal s'effraie, il me passe dans les jambes, me fait faire une culbute par dessus sa tête et m'envoie à dix pieds loin de lui.

TOUS, riant. Ah ! ah ! ah !

CARLINO. Ça vous fait rire ça... Merci !... Mais, ce n'est pas tout ; v'là-t-il pas que ce chien absurde se met à sauter sur moi. Heureusement, j'en ai été quitte pour la peur. N'importe, j'ai eu une fameuse émotion... C'est qu'un peu plus, il m'entraînait le morceau.

TOUS, riant. Ah ! ah ! ah !

JACQUINETTA. Pauvre Carlino ! c'est ma foi vrai.

CARLINO, à part. Elle a dit pauvre Carlino... (*Haut.*) Vous vous intéressez donc à moi ?

JACQUINETTA. Dame, écoutez donc... si vous devez m'épouser un jour, j' tiens à vous avoir tout entier.

CARLINO, s'approchant du feu. Ah ça! voyons! qu'on ne laisse rien remettre et ne réchauffer un peu... la jambe gauche surtout, elle est évanouie...

JACQUINETTA, lui donnant une chaise près du feu. Tenez, mettez-vous là Carlino.

CARLINO. C'est ça.... (Comme il va s'asseoir, Ambrosio retire la chaise et il tombe.) Oh! par exemple, v'là une mauvaise farce.. permettez-moi de vous le dire.

TOUS LE MONDE rit bruyamment. Ah! ah! ah!

CARLINO. Finissons, ou je vas me fâcher.. c'est que, voyez-vous, quand on est militaire, quand on s'a battu.

AMBROSIO. Tu t'es donc battu, toi?...

CARLINO. Je ne dis pas ça... je dis qu'on s'a battu... et plus d'onze fois encore...

AMBROSIO. Pourquoi es-tu revenu?

CARLINO. Pourquoi!.... pourquoi!... parce qu'ils m'ont renvoyé... parce qu'ils se sont aperçus que ma santé délicate ne correspondait pas à l'enthousiasme nerveux de ma bravoure.... Je ne sais comment diable ça se faisait, mais la veille de chaque affaire, il me prenait là (*montrant sa poitrine*) c'est-à-dire (*montrant son ventre*), il me prenait ici je ne sais quoi qui m'obligeait, vu son désagrément, d'entrer à l'hôpital, et voyez toujours la suite du guignon, il se trouvait que je n'étais jamais guéri que lorsque tout était fini.. sans ça... oh!... mais n'importe, je coopérais pour ma part.... je ne battais d'imagination, j'avais des scènes atroces avec mon traversier...

TOUS. Ah! ah! ah!

AMBROSIO. Oui, oui, je comprends.

CARLINO. Je vous conseille d'en parler; j'aurais voulu vous y voir avec un schako de quinze livres sur la tête, un fusil d'une longueur insipide, et des guêtres qui me faisaient des jambes que c'était une pitié de les regarder... les voilà mes jambes... jugez vous-même.... Confiez donc des hommes à la patrie pour qu'elle vous les rende dans cet état!... tout ça passait encore, je m'y faisais peu à peu, et je pensais à la gloire en prenant ma portion de rataouille...

CATARINA, à Mathea. Comme mamzelle Marie redevient triste!.... il faudrait.... attendre, laissez-moi faire. (*Allant à Carlino.*) Ecoutez donc, Carlino...

CARLINO. Qu'est-ce que vous me voulez?

CATARINA. C'est aujourd'hui la fête de la mère Mathea, elle a envoyé chercher

les violons, ils vont venir, et elle compte sur toi pour égayer la soirée.

CARLINO, allant à Mathea. Vraiment, on va danser? Ah! que je vous embrasse, que je vous la souhaite, votre fête., vous pouvez compter sur moi...

MATHEA. Tu vas m'étouffer, prends garde.

CARLINO. C'est que, voyez-vous, danser avec Jacquinetta, Jacquinetta mes amours, ah! Dieu! dites donc vous autres, les amis, c'est aujourd'hui la fête de maman Mathea.

TOUS. Sa fête!...

(On se presse autour de la mère Mathea. Carlino frappe sur la table où sont les vieillards.)

CARLINO. Oui, et l'on va danser.... eh bien! vous autres les papas, est-ce que vous n'entendez pas.... Voyons, faites comme moi, souhaitez-lui donc sa fête, et tout de suite.. allons, le verre en main, à la santé de la maman Mathea!

TOUS. A la santé de la maman Mathea.

CARLINO. A la bonne heure donc... c'est ça, bravo! bravo! gare, v'là les violons.... laissez-les entrer.... arrivez donc, trainards que vous êtes; mes jambes ont repris leur train, je vous en avertis, ainsi jouez ferme et long-tems.... en place.... plus de veillée, plus d'ouvrage pour ce soir... invitez vos danseuses... ô Jacquinetta, mes amours, ne me refusez pas, car vous feriez mon malheur.

JACQUINETTA. J'en serais bien fâchée.

CARLINO. De ne pas danser?

JACQUINETTA. Avec vous.

CARLINO. A la bonne heure.

(On range tout pour faire de la place. Les joueurs de violons montent sur la table qu'on place dans un coin. Les vieux papas et les vieilles mamans s'assoient sur des bancs qu'on range le long des murs.)

MARIE, bas à sa mère. Vous n'êtes pas encore très-forte, croyez-moi, ma mère... venez.

La mère Mathea rentre dans sa chambre.)

TOUS. Commence, Carlino.

(Balles. Carlino danse d'abord un pas comique avec Jacquinetta. Tout le monde reprend ensuite. Après plusieurs figures bien variées, la porte s'ouvre tout-à-coup et l'on voit entrer le maître d'école et Francesco; ils sont pâles et épuisés. La danse est interrompue.)

SCENE V.

LES MÊMES, LE MAÎTRE, FRANCESCO.

CARLINO, au maître. Ah! maître, vous avez brouillé la danse.

LE MAÎTRE, après avoir examiné ceux qui l'entourent. Silence! enfans... Marie... où est Marie?

CARLINO. Là, dans la chambre de sa mère.

FRANCESCO. Ah ! tant mieux !.... elle saura trop tôt.

CARLINO. Qu'y a-t-il ? comme vous voilà pâles, agités...

TOUS, se pressant autour du maître. Parlez ! maître, parlez !

LE MAÎTRE. Nous venons de la ville... les nouvelles les plus tristes sont arrivées... L'armée est presque entièrement détruite, ce que n'ont pu faire tous les rois de l'Europe, les éléments déchaînés l'ont accompli.... il n'est pas un de vous peut-être dans ce désastre affreux qui n'ait à pleurer un frère, un parent, un ami. Les infortunés qui ont survécu sont errans, fugitifs, dispersés, comme des débris vivans qu'on cherche encore à écraser.... oh ! plus de danses et de jeux.... pleurez au lieu de sourire, votre joie serait criminelle... à genoux.... à genoux et prions pour eux !...

(Tout le monde se prosterne.)

CHŒUR.

Sainte vierge Marie,
Que grâce à tes bienfaits,
Les soldats piémontais
Rentrent dans leur patrie.

(On entend frapper à la porte ; tout le monde se lève.)

LE MAÎTRE. On a frappé.

FRANCESCO. Qui vient là ?

LE MAÎTRE. Ouvrez.

(On ouvre, on aperçoit un militaire pâle, défilé, le bras gauche en écharpe, la tête enveloppée d'un mouchoir rouge à carreaux. Son chapeau à carnes est recouvert d'une vieille toile cirée ; ses habits presque en lambeaux. Il s'appuie sur un long bâton noueux ; il s'arrête immobile et la tête baissée sur le seuil de la porte. On s'empresse autour de lui, on le fait entrer ; c'est Léonard.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LÉONARD, puis MARIE et CATARINA.

LE MAÎTRE, le reconnaissant. Ciel ! que vois-je !...

FRANCESCO. Léonard !

TOUS. Léonard !

LE MAÎTRE. Seul.... seul, comment se fait-il ?

FRANCESCO. Et Toniotto ?

LÉONARD, l'œil morne et d'une voix sombre. Mort !

TOUS. Mort !...

MARIE, qui est rentrée en scène et qui a entendu Léonard. Toniotto ! mort !... Ah ! mon Dieu !

(Elle pousse un cri déchirant et vient tomber évanouie aux pieds de Léonard qui reste toujours dans la même immobilité... un prodige des secours à Marie... toutes les figures exprimant l'abattement et le désespoir. Tableau.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

LE RETOUR.

Le théâtre représente une école de village ; en fond quelques banes , des cahiers , des livres , etc. Sur le devant de la scène , un espace vide , où se tient le maître pendant les classes et qui sera occupé par les personnages. Porte en fond. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau les enfans sont en récréation ; les uns se couvrent la tête de chapeaux de papier , d'autres groupés dans un coin jouent à la main-chaude ; l'un d'eux est assis dans le feu-teuil du maître , il prend les lunettes de celui-ci , et semble parler avec gravité à deux de ses camarades , qui tendent le main comme pour recevoir un coup de férule. Sur le devant de la scène le petit Toniottio , coiffé d'un chapeau de papier de forme militaire , joue au soldat avec trois autres enfans. Tableau animé.)

LE PETIT TONIOTTO. En avant ! marche ! riantimplan...

(En traversant la scène , il repousse le feu-teuil où est assis l'enfant qui croustifait le maître.)

PREMIER ENFANT. Holà ! eh ! vous autres les militaires , ne venez donc pas nous déranger.

LE PETIT TONIOTTO. Silence par là ! ou bien gare aux coups de sabre !...

DEUXIÈME ENFANT. Je vas te mettre en pénitence , capitaine !...

LE PETIT TONIOTTO. Et moi , je vas le tuer... (Il fait semblant de le frapper avec son sabre de bois ; l'autre se défend avec la férule.) A mort !... v'lan !...

DEUXIÈME ENFANT. faisant semblant d'être tué. Ah ! ah !...

PREMIER ENFANT. Faut l'enterrer...

(Ils le prennent par les bras et par les jambes , et se disposent à l'emporter ; Léonard entr'ouvre la porte du fond.)

SCÈNE II.

LÉONARD , LE PETIT TONIOTTO ,
les autres enfans sortent après les premiers mots de Léonard.

LÉONARD. Ah ! je vous y prends , mes petits diables.. voulez-vous bien aller faire votre vacarme au jardin ? c'est parce que votre maître est sorti que vous êtes venus bouleverser la classe... attendez !... attendez !...

(Ils le poursuivent , les enfans se couvrent en riant ; le petit Toniottio reste et se cache sous la table à droite.)

LÉONARD. Eh bien ! te voilà encore , toi , gamin ?

(Il le met sur la table.)

LE PETIT TONIOTTO. Oh ! gamin !... pourquoi donc que vous ne m'appellez pas par mon nom ? je m'appelle Toniottio , vous le savez bien , puisque vous êtes l'ami de maman Marie et de papa Francesco...

LÉONARD. Te voilà quasiment en uniforme... tu veux donc être militaire ?...

LE PETIT TONIOTTO. C'est t'y comme vous tous les militaires ?

LÉONARD. Dame ! mon garçon , à peu près...

LE PETIT TONIOTTO. Je veux bienalors... Sergent ! vous ne savez pas , on dit que vous êtes un vieux lapin , vous !...

LÉONARD. Ah ! on dit ça ?

LE PETIT TONIOTTO. Oui... quand vous viendrez à la ferme vous m'apprendrez l'exercice , n'est-ce pas ?

LÉONARD. Tâche d'apprendre à lire , ça vaudra mieux.

LE PETIT TONIOTTO. Je serai bien sage si vous voulez m'apprendre l'exercice.

LÉONARD. Eh bien ! nous verrons.

LE PETIT TONIOTTO. Et puis plus tard , dans bien long-tems , quand je serai grand , vous me mènerez à la guerre , comme cet autre que je m'appelle comme lui , vous savez bien , Toniottio , celui-là qui n'est pas revenu ?... (Léonard fait un mouvement et se détourne.) Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

LÉONARD , prenant l'enfant dans ses bras. Rien... Va jouer avec tes petits camarades , mon ami , va...

LE PETIT TONIOTTO. Oui , sergent , oui... mais vous m'avez promis de m'apprendre l'exercice , ne l'oubliez pas , au moins !...

(Il sort en courant.)

SCÈNE III.

LÉONARD , seul.

Pauvre petit ! quel mal il me fait toutes

les fois qu'il me parle comme tout à l'heure!... et cette idée qu'ils ont eue de l'appeler Toniotto!... il y a des moments où ça me gêne et me met sans dessus dessous!... Eh bien! c'est égal, depuis tantôt six ans que nous avons perdu mon brave camarade, il n'y a que cet enfant pour me remettre un peu de joie dans le cœur, et sans lui je crois bien que sa pauvre mère aurait eu du mal à se faire à tous ses chagrins... enfin, il a fallu que le diable de sort fit tourner la chance de cette façon!... C'est encore un bonheur que le maître et moi nous ayons pu dans le tems décider Marie à épouser ce digne Francesco, au moins nous l'avons sauvée de la misère, elle et sa mère! Ah! si Marie avait pu continuer à la nourrir de son travail, si elle ne s'était pas épuisée à pleurer Toniotto, nous aurions perdu notre peine à lui parler de mariage avec un autre... heureusement c'est à un honnête garçon que nous l'avons donnée!... Ah ça! mais, qu'est devenu ce brave homme de maître d'école... je vais le savoir, voilà la vieille Catarina qui vient... depuis la mort du père Antonio, c'est elle qui est son intendant-général...

SCENE IV.

LEONARD, CATARINA.

(Elle tient un panier à la main.)

LEONARD. Ma foi! je croyais que vous aviez pris votre volée jusqu'à la nuit, Catarina, et j'allais faire la conversation avec ma pipe... je remets ça à plus tard..

CATARINA. Oh! ne vous gênez pas, les marmots sont au jardin...

LEONARD. Ils sont au jardin, c'est vrai... mais tout à l'heure ils étaient rentrés dans la caserne, et ils faisaient une mascarade un peu soignée...

CATARINA. C'est qu'ils savaient le maître sorti de la maison... et puis c'est une si bonne pâte d'homme!...

LEONARD. Ça, bien sûr... je ne crois pas qu'il vous tourmente beaucoup, n'est-ce pas?...

CATARINA. Seigneur Dieu! sergent, j'ai été trop heureuse, quand ce digne père Antonio est mort sitôt après son fils... notre pauvre Toniotto! d'entrer en service chez le maître... il m'a semblé que je n'étais pas sortie de ma première maison...

LEONARD. Mais où est-il donc allé, le maître?

CATARINA, *le faisant regarder par une fe-*

nêtre. Tenez! le voilà qui revient avec Marie et Francesco... il savait qu'ils étaient ici près dans leur vigne, et il a voulu aller leur dire un petit bonjour.

LEONARD. Voyez un peu s'il n'a pas l'air aussi respectable qu'un général qui reviendrait de trente campagnes. (*Catarina va ouvrir la porte.*) Et dire que cet homme a passé toute sa vie dans l'alphabet..... enfin!...

SCENE V.

LÉONARD, LE MAÎTRE, FRANCESCO, MARIE, CATARINA.

LE MAÎTRE. Ah! vous étiez là, sergent?

LÉONARD. Fidèle à la consigne comme tous les jours... Salut, mes amis...

FRANCESCO, *lui prenant la main.* Bonjour, sergent!

MARIE, *à Catarina.* Tiens, Catarina, les plus belles grappes de notre petite vendange appartiennent à notre bon maître... prends ce panier, c'est pour lui.

CATARINA, *regardant le raisin dont elle montre une grappe.* Dieu! il est superbe... je vas serrer ça, car si les gamins mettaient la main dessus, je vous réponds qu'il n'en resterait pas beaucoup...

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins CATARINA.

LEONARD. Eh bien! maître, on dirait que vous êtes fatigué de la petite escapade que vous venez de faire...

LE MAÎTRE, *prenant la main de Marie et celle de Francesco.* Du tout... ces enfants ont de la besogne à présent... ils sont obligés de m'abandonner un peu... j'ai voulu aller les trouver... quand je suis un jour sans les voir, ça me rend tout triste.

MARIE. Et nous aussi, maître, car nous vous aimons comme un père.

FRANCESCO. Eh bien! si vous tenez à nous prouver que vous nous aimez bien, il faut que vous veniez tantôt avec Léonard à la ferme... nous avons une réunion d'amis, un petit repas à l'occasion des vendanges... je veux que vous en soyez... et que vous buviez avec nous à la santé de ma femme!...

LE MAÎTRE. Je veux bien... comptez sur moi

MARIE. Merci, maître.

FRANCESCO. A la bonne heure...

LÉONARD. Et sur moi aussi, Francesco, vous me trouverez toujours prêt à boire autant que vous voudrez à l'intention de votre femme...

MARIE. Je sais quelle est votre amitié pour nous, sergent !...

LÉONARD. Ah ! voyez-vous, je ne vous ferai pas des compliments de muscadin en jabot... mais il faut que vous sachiez une chose... j'ai vu suffisamment de femmes dans le monde, mais, quant à ce qui est de la bonté, je veux bien que le diable m'emporte si j'en ai rencontré une qui valût la peine qu'on lui laissât monter la garde à votre porte !...

MARIE. Je ne fais que remplir mes devoirs et je suis heureux de les remplir...

LE MAÎTRE, *prenant sa main et celle de Francesco*. Oui, et vous êtes dignes l'un de l'autre !... et votre bonheur durera autant que votre existence...

FRANCESCO. Je l'espère, maître, et puissiez-vous en être témoin pendant de longues, de bien longues années !...

LE MAÎTRE. Mais du moins, quoi qu'il en soit, je vous laisserai ici-bas, heureux comme vous méritez de l'être.

FRANCESCO. Grâce à vous, maître, car depuis que vous avez décidé Marie à accepter ma main, il semble que la bénédiction du ciel soit entrée dans ma ferme.... Ah ! tenez, que le bon Dieu m'ôte la vie avant que de lui causer volontairement le moindre chagrin !...

MARIE, *lui tendant la main*. Bon Francesco !... Mais si nous allions nous occuper de nos petits préparatifs.

FRANCESCO. Me voilà, Marie.

MARIE. Maître, nous allons revoir un peu nos *ouvriers*... L'un de nous deux viendra reprendre notre enfant et vous avertir, en même temps que Léonard, quand tout sera disposé...

LE MAÎTRE. C'est cela... à tantôt...

FRANCESCO, *servant la main au maître et à Léonard*. Au revoir !...

CATARINA, *qui est rentrée*. Je sors avec vous.

SCÈNE VII.

LE MAÎTRE, LÉONARD.

LE MAÎTRE. Eh bien ! sergent, vous le voyez, notre conscience peut dormir tranquille sur ce mariage auquel nous avons

contribué dans le teens... il est aisé de s'apercevoir que nous avons bien fait et que nos espérances n'avaient pas été trop loin.

LÉONARD. Oui, il y a des moments où je le crois comme vous... il y en a d'autres aussi où cette brave femme me fait peine à voir... elle a beau faire... je m'en suis aperçu plus d'une fois... elle n'est pas de ce calibre de femmes qui disent : Tu es mort, n'y pensons plus !... rien ne la ferait broncher pour ce qui est de ce qu'elle doit à son mari... mais, le diable m'emporte ! tant qu'elle vivra, elle se souviendra toujours... de celui que nous avons perdu...

LE MAÎTRE. Elle a deviné le grand secret de sa vie, sergent : elle s'est résignée...

LÉONARD. Ah ! oui... tout ça est beau dans vos livres... mais c'est une résignation qui lui coûte cher, allez...

LE MAÎTRE. Rassurez-vous, sergent... le teens achèvera l'œuvre que nous avons commencée... nous verrons Marie calme... tout-à-fait heureuse peut-être... Croyez-moi, nous n'avons pas suivi une fausse route.

LÉONARD. Au fait, vous avez peut-être raison... c'est toujours moi qui vous donne comme ça des idées... que voulez-vous ? nous autres, vieux soldats, quand nous avons plié bagage et dit adieu au métier, nous ne sommes pas plus faits pour raisonner qu'une vieille femme qui file sa quenouille.... Mais vous êtes bon là pour redresser mon imagination de travers... aussi, Dieu me damne ! j'aurais de la peine à quitter ma garnison de ce village maintenant.... C'est heureux, pour un pèlerin comme moi, qui s'ennuie à rien faire, de vous avoir pour compagnon.... vous trouvez toujours moyen de me distraire un peu quand ma tête voyage vers les teens passés...

LE MAÎTRE, *lui prenant la main*. Eh ! eh ! sergent, j'ai mon profit à tout cela, allez !... je serais bien triste si je ne vous avais pour camarade !...

LÉONARD. Et un camarade qui se fendra un peu à votre service s'il le fallait... Mais voici l'heure où vous lisez ordinairement votre... votre office, que vous appelez, je crois... car vous avez de la religion comme un bon et véritable curé... Tenez, v'là votre gros livre... faites comme si je n'y étais pas. (*Prenant sa pipe*.) J'vas dire mon bréviaire aussi, moi...

SCENE VIII.

LES MÊMES, CATARINA, puis
TONIOTTO.

CATARINA, *entrant pâle, égarée, et pouvant à peine parler.* Ah! maître, maître! Sergent! si vous saviez!...

LE MAÎTRE. Qu'y a-t-il?

LÉONARD. Parlez...

CATARINA. Eh bien! mon Dieu!... là, près de la maison, j'ai cru voir... j'ai vu et... tenez, regardez... le voilà.

Aoniotto paraît sur le seuil de la porte; Catarina tombe sur un siège, le maître et Léonard reculent de surprise aux deux extrémités du théâtre. Les vêtements de Toniotto sont en lambeaux; vieille capote d'uniforme, mauvais bonnet de police, pantalon déchiré dans le bas, chaussure attachée avec des ficelles; sa longue barbe donne à sa physiognomie une expression de souffrance. En entrant, il jette son sac et le bâton sur lequel il s'appuie.)

LE MAÎTRE. Ah! ciel!

CATARINA. C'est bien lui!

LÉONARD. Toniotto!

TONIOTTO. Cher maître... Catarina... Léonard! Oui, c'est moi, Toniotto... Je vous revois... ô bonheur! bonheur!

(Toniotto s'approche, mais les autres personnages restent à leur place.)

LÉONARD. Oh! je ne puis le croire...

LE MAÎTRE. C'est un rêve, une vision.

TONIOTTO. C'est bien moi, vous dis-je. Ah! venez dans mes bras, sur mon cœur. Venez!...

(Il les attire à lui et les embrasse tour-à-tour.)

LE MAÎTRE. Est-il possible? Toi, toi, Toniotto!

LÉONARD. C'est à en perdre la raison.

CATARINA. Jésus! mon Dieu!

TONIOTTO. Pauvres amis, je comprends... mon arrivée subite, inattendue... Pardonnez-moi! Je me doutais que ma présence vous causerait cette surprise, cet effroi; mais je n'ai pas osé me présenter d'abord chez mon père, chez Marie.

LE MAÎTRE. Oh! oui!... tu as bien fait. *(A part.)* Je n'en puis plus.

TONIOTTO. J'ai pensé que vous, mon cher maître, qui m'avez toujours aimé, vous les prépareriez à me revoir, n'est-ce pas?

LE MAÎTRE. A te revoir... oui. *(A part.)* Que lui répondre? que lui dire?

LÉONARD, *à part.* Je voudrais être à mille pieds sous terre.

TONIOTTO. Avant d'entrer ici j'ai longtemps hésité; long-temps je suis resté sur le seuil de la porte, tremblant de joie... d'anxiété, quand tout-à-coup j'ai aperçu Catarina; elle a fui devant moi... Entraîné par une puissance irrésistible, je l'ai suivie; je suis entré... et me voilà... Oh! je vous en conjure, remettez-vous maintenant, parlez-moi... Voyons, mon bon vieux maître... Catarina... Léonard... c'est Toniotto qui revient, Toniotto qui vous aime... qui vous chérit, comme par le passé.

LE MAÎTRE. Attends.. C'est que, vois-tu, mes forces, ma raison... une émotion si brusque, si profonde... te rcvoir! Mais, songe donc que depuis cinq années...

TONIOTTO. Oh! oui, vous m'avez cru mort, n'est-ce pas? Vous le deviez; car, depuis cinq ans, pas de nouvelles, rien de moi... Ah! cette pensée m'a bien des fois arraché des larmes et fait le tourment de cette vie que j'ai traînée si loin de vous... J'ai bien souffert, allez; je vous dirai tout. Mais avant, courez prévenir Marie, courez prévenir mon père... j'ai besoin de leur présence. Allez, ne perdez pas un instant, je vous en conjure!

LE MAÎTRE, *à part.* Mon Dieu!... mon Dieu!

LÉONARD, *à part.* Malédiction!

CATARINA, *à part.* Tout est perdu.

TONIOTTO. Eh bien! vous hésitez... Est-ce que vous ne comprenez pas mon impatience?... Mais qu'y a-t-il? pourquoi vous détournez-vous de moi?... Des larmes dans vos yeux... oh! ce silence est horrible; une affreuse pensée me saisit... parlez vite... Vous ne me répondez pas... Oh! je cours moi-même!

LÉONARD. Arrête, Toniotto; reste ici... ne sors pas...

TONIOTTO. Laissez-moi... laissez-moi...

LÉONARD. Attends encore... Ecoute...

TONIOTTO. Rien!

CATARINA, *au maître.* Retenez-le, maître.

LE MAÎTRE. Oh! oui, il le faut; car, s'il apprenait tout à la fois, ce serait le tuer. *(Allant à Toniotto.)* Eh bien! Toniotto?

TONIOTTO. Achevez, maître... parlez, je le veux...

LE MAÎTRE. Eh bien ! ton père...

TONIOTTO. Mon père !... (*Le maître lui montre le ciel.*) Ah !... (*Il tombe accablé.*)

LÉONARD, à part. Malheur ! malheur !

TONIOTTO, étouffant de sanglots. Le désespoir l'a tué, n'est-ce pas ?... O mon père ! je ne te reverrai donc plus !... Voilà donc ce qui m'attendait au retour... Mon père !... (*Après avoir pleuré, il se rapproche avec crainte du maître, et d'une voix tremblante.*) Et... et... Marie ?

LE MAÎTRE. Marie !... Elle existe.

TONIOTTO. Elle existe !... Merci, mon Dieu ; vous avez eu quelque pitié de moi. Et vous, mon père, pardonnez-moi cet instant de joie !... Vous savez si je l'aime, vous savez ce que j'ai souffert... pardonnez-moi... Avec elle au moins je pourrai vous pleurer !

LÉONARD. Ah ! Toniotto, que je sois maudit, car c'est moi qui ai apporté ici l'affreuse nouvelle de ta mort.

TONIOTTO. Toi, Léonard !

LÉONARD. Mais pouvais-je en douter, quand, tout sanglant, tu tombas dans mes bras, quand ton cœur resta immobile sous ma main ? Puis, au moment où j'allais t'emporter, pour ne pas laisser ton cadavre à nos ennemis, je tombai moi-même frappé d'une balle. Lorsque je revins à moi, lorsque je te demandai à nos frères d'armes qui m'entouraient, ils me répondirent : Mort !... Et quand, seul, je revins ici, à tous ceux qui m'interrogeaient, moi aussi j'ai répondu : mort !... Oh ! maudis-moi, maudis-moi !

TONIOTTO. Brave camarade ! ami noble et dévoué... oh ! non, pas de malédiction sur toi. La fatalité seule a tout fait. Non, je n'avais pas été frappé à mort, Léonard ! Revenu de mon évanouissement, mes blessures m'arrachèrent un cri de douleur. On accourut auprès de moi. Hélas ! ce n'était pas des frères qui m'entouraient... Un officier russe ordonna à ses soldats de m'emporter dans le camp ennemi. Des soins me furent prodigués ; mes blessures ne tardèrent pas à se cicatriser... Peu de temps après, je fus conduit dans le fond de la Sibérie... Ce même officier m'employa comme prisonnier à des travaux de jardinage dans sa vaste seigneurie. Je dois le dire, la liberté du soldat n'eut pas à se révolter contre d'indignes traitements...

Mais j'étais si loin de la France, du Piémont... Cinq années se sont écoulées ; cinq années !... et pendant ce siècle de regrets et d'angoisses, nul ne m'a parlé de vous tous, nul ne m'a dit : je les ai vus, ils vous attendent encore... Les lettres que je vous écrivais étaient interceptées, je l'ai su plus tard ; car on voulait me retenir... Oh ! comme le désespoir grandissait dans mon cœur, et que j'étais livré à de cruelles incertitudes !... Enfin la paix fut signée. j'obtins la permission de partir. Seul, à pied, avec ma pauvre paie de prisonnier, j'entrepris ce long voyage. Plus d'une fois, la fatigue ranima mes vieilles blessures : plus d'une fois le pain me manquait, Léonard, et cachant sous mes haillons la croix donnée par l'empereur, je tendais la main au passant qui me faisait la charité...

LE MAÎTRE. Pauvre Toniotto !

LÉONARD. Pauvre soldat !

TONIOTTO. Oh ! je serais mort en chemin, allez, si je n'avais porté dans mon cœur l'espérance et le désir de vous revoir. « Je veux les revoir tous, me disais-je ; il faut que je me tienne jusqu'à eux... » Me voici revenu ; mais, hélas ! mon père manque à mes embrassements... Oh ! j'étais bien insensé de croire que je retrouverais tout ici comme je l'avais laissé, comme le désirait mon cœur.

LE MAÎTRE. Oui, mon pauvre Toniotto, en cinq années, que d'événements imprévus, que de projets anéantis !... Qu'il faut de force et de courage parfois !

TONIOTTO. Eh bien ! c'est vous qui me consolerez... Près de vous... près de Marie...

(On entend la voix de Marie dans la coulisse.)

MARIE, dans la coulisse. Oui, c'est bien... tout à l'heure...

TONIOTTO. Cette voix !... je ne me trompe pas... je la reconnais... c'est la sienne !... (*La porte s'ouvre. Toniotto allant à elle.*) Marie ! Marie !...

MARIE. Toniotto !

(Elle recule saisie d'effroi, et reste pour ainsi dire collée contre la porte ; Toniotto la fixe avec stupeur.)

LE PETIT TONIOTTO, accourant. Maman ! maman !

TONIOTTO, avec égarement. Sa mère !...

Tableau.

ACTE IV.

TONIOTTO ET MARIE.

Here TONIOTTO ; une chambre à côté de celle de TONIOTTO.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONARD, puis LE MAÎTRE.

(Au lever du rideau, Léonard est debout, les bras croisés, l'air pensif, devant la porte fermée de TONIOTTO.)

LÉONARD. Je ne l'entends plus ; il m'a renvoyé de sa chambre.... Que fait-il donc ?

LE MAÎTRE, entrant. Eh bien ! sergent, TONIOTTO ?...

LÉONARD, lui indiquant sa chambre. Il est là ; je viens de le quitter tout à l'heure.

LE MAÎTRE. Comment se trouve-t-il ce matin ?

LÉONARD. Dame ! mieux en apparence. Mais, ce mieux-là, voyez-vous, c'est pour moi toujours la même chose, si ce n'est pas pire... Je me méfie quand je le vois si calme... Ah ! maître, comment tout cela finira-t-il ?

LE MAÎTRE. Hélas ! s'il faut en croire le digne médecin de ce village, qui depuis neuf mois le soigne avec tant d'amitié, nous devons redoubler de prudence. Sa maladie est grave, et quoique, de temps à autre, il lui prenne des momens de force et de vigueur, le danger est grand. Ses blessures se sont rouvertes, et sa tête affaiblie, qui s'exalte pour un rien et l'abandonne parfois des heures entières, lui donne des inquiétudes sérieuses... Ah ! éloignons de lui toute émotion forte, inattendue, si nous ne voulons pas hâter l'événement affreux qui ne nous menace que trop déjà...

LÉONARD. Ah ! maître, le plus fort du mal est dans le cœur... C'est ça qui dérange tout le reste. Croyez-moi, c'est là qu'il faut porter remède.

LE MAÎTRE. Je le sais ; le docteur ne l'ignore pas non plus... mais, qu'y pouvons-nous ?

LÉONARD. Qu'y pouvons-nous ?... Cependant, je vous le répète, il faut aviser

à un moyen prompt et décisif. Ce matin, en lui parlant, son découragement m'a paru plus profond encore ; j'ai essayé de le prendre de toutes les façons, pour lui changer ces diables d'idées qui le travaillent... Je me suis mis à jaser de nos histoires de soldats?... Je l'ai fait souvenir de la première bataille où il s'est trouvé, et puis de la croix que l'empereur lui donna lui-même, en lui disant : Vous êtes un brave... Plus d'une fois ça m'avait réussi... Eh bien ! tout cela ne lui a pas beaucoup fait d'effet, et c'est mauvais signe... Il souriait bien un peu, si vous voulez, mais d'un air si triste, que j'en avais les larmes aux yeux.

LE MAÎTRE. Mon Dieu ! nous avions espéré qu'il ne tomberait pas dans un découragement si profond.

LÉONARD. Oh ! je ne m'y suis pas trompé, allez... La première fois que nous sommes allés tous ensemble à la ferme de Francesco, j'ai bien vu tout ce qui allait arriver.

LE MAÎTRE. Je le croyais résigné !...

LÉONARD. Oh ! ben oui, il veut en avoir l'air, mais je l'ai bien observé, et j'ai compris qu'il avait une cruelle blessure dans le cœur.... Quand on lui fit raconter ce qui lui était arrivé dans cette Sibérie que le feu du ciel confonde, sa voix tremblait, il était tout pâle et il y eut un moment où il prit l'enfant de Francesco sur ses genoux et se cacha le visage dans ses cheveux pour qu'on ne le vit pas pleurer... Depuis qu'il est de retour sa vie est une douleur continue, et malgré les prières de Francesco il est allé bien rarement à la ferme, vous le savez !... (Plus bas.) Je vous dis qu'il a peur de se trouver en face de Marie et de la regarder !...

LE MAÎTRE. Hélas ! je le crois comme vous.

LÉONARD. Il souffre sans se plaindre.... mais combien de fois, maître, dans cette chambre, pendant la nuit, ne l'ai-je pas vu dans son sommeil se débattre comme une aine en peine !... il pleurait, maître.

il sanglotait dans ses songes, à me briser le cœur... il appelait Marie... il mandisait le ciel, nous tous quelquefois ! et souvent il se dressait dans son lit, tout pâle ; tout effrayant, et comme épuisé par une lutte désespérée !... Ah ! au premier jour, au premier moment peut-être il tombera... il tombera pour ne plus se relever ?...

LE MAÎTRE. Hélas ! s'il pouvait consentir à s'éloigner... l'absence peut-être.

LÉONARD. C'est à quoi j'ai pensé bien des fois... vous devriez tâcher de le décider, vous, maître, mais aujourd'hui, à l'instant...

LE MAÎTRE. Je ne sortirai pas sans l'avoir vu... mais j'ai bien peur...

LÉONARD. Oh ! essayez toujours... qui sait ? nous partirions ensemble... je l'emmènerais en France... la saison n'est pas à la guerre, c'est vrai... mais il y a par-ci par-là de vieux compagnons avec qui nous avons marché sous les drapeaux aux trois couleurs... Nous irons les retrouver, nous passerons quelques beaux moments à nous souvenir du temps de l'ancien... J'ai conservé mon aigle, nous trouverons des camarades qui en ont fait autant... nous attendrons ensemble des jours meilleurs... tout ça le distraira, le consolera peut-être... Je l'entends... Allons, maître, je vous laisse avec lui... il vous écoute volontiers... tâchez de le décider.

LE MAÎTRE. Allez, sergent, et que Dieu nous soit en aide !

SCENE II.

TONIOTTO, LE MAÎTRE.

(Toniotto sort lentement de sa chambre, une houe à la main. Il s'avance sans voir le maître, sur le devant de la scène ; le maître s'est retiré au fond du théâtre et l'observe en silence.)

TONIOTTO. Ils se trompent tous quand ils me conseillent de ne pas sortir, de ne pas travailler... je m'ennuie ici !... aujourd'hui surtout... j'ai besoin d'air ; je respire à peine ; et cependant je ne sais, mais il me semble que j'ai plus de force qu'à l'ordinaire... ma tête est moins lourde, ma poitrine moins oppressée... (*souriant tristement*) je me porte mieux. Oh ! quelle triste chose que la vie !... quel fardeau insupportable quand le bonheur est perdu, quand l'espoir s'est enfui ! (*Après un instant de silence.*) Allons... je veux aller passer

quelques heures dans ma vigne, ma vigne, où je travaillais autrefois à côté de mon père... autrefois !...

Il s'appuie sur sa houe, repose sa tête sur sa main et réfléchit.)

LE MAÎTRE, à part. Non, ce n'est pas le moment, je crois... plus tard lorsque l'ouvrage aura fait diversion à ses pensées...

(Il va pour sortir ; au bruit qu'il fait Toniotto se retourne et l'aperçoit, le maître le regarde sans lui parler d'abord ; Toniotto fait quelques pas vers lui.)

TONIOTTO. Vous voilà, maître ?...

LE MAÎTRE. Oui, c'est moi, votre vieil ami...

TONIOTTO. Eh bien ! mais qu'avez-vous ? on dirait que vous craignez de vous approcher de moi ?

LE MAÎTRE, se rapprochant vivement et lui prenant la main. Oh ! mon enfant !...

TONIOTTO. C'est que depuis quelque temps je suis difficile à vivre, n'est-ce pas ! je vous en demande pardon... Ce n'est pas ma faute, allez ; c'est à la maladie qu'il faut s'en prendre... et... et... pas à autre chose...

LE MAÎTRE. Je vous ai toujours trouvé le même, Toniotto, un bon et brave garçon...

TONIOTTO. Merci, maître.

LE MAÎTRE. Mais, dites-moi ; vous vous hâtez trop, ce me semble, de reprendre votre travail... vous êtes encore bien faible... je craindrais...

TONIOTTO, rapidement. Quoi donc ? que je ne devienne bientôt plus malade. (*Mouvement.*) Soyez tranquille, je me sens bien ; le travail... me distraira... et puis, voyez-vous, en apprenant l'état militaire, j'ai un peu désappris celui de laboureur et il faut que je m'y remette...

LE MAÎTRE. Toniotto, vous avez été un brave soldat, et il vous sera facile de redevenir excellent laboureur... Dans tous les temps ; heureux ou malheureux, vous serez assidu au travail... votre résignation vous restera...

TONIOTTO. Que voulez-vous, mon cher maître ?... il nous faut accepter ici-bas ce que le sort nous envoie. A la guerre, c'est tantôt une victoire, tantôt une défaite... tantôt de l'avancement et une croix... tantôt un coup de sabre ou un coup de feu... ici au village, une récolte abondante, de belles vendanges, ou une grêle qui ravage

tout... en vérité je trouve que le métier de laboureur ressemble bien à celui de soldat.

LE MAITRE. Mais vous, Toniotto, vous n'étiez plus un simple soldat; il ne vous manquait que bien peu de chose pour être officier, et sans cette maudite balle...

TONIOTTO. Oh! sans cette balle...

LE MAITRE. Toniotto, je réveille en vous de douloureux souvenirs; mais dites-moi, puisque nous parlons de cela, ne regrettez-vous pas un peu votre ancien métier?...

TONIOTTO, vivement. Etn'est-ce pas un métier à regretter, que celui où d'un moment à l'autre la mort peut vous arriver, promptement, glorieuse? où le tombeau peut s'ouvrir pour nous, au milieu d'une armée de frères, sans que vous ayez besoin d'attendre que la douleur et la maladie vous y fasse descendre seul et abandonné? Si je l'avait fait plus long-temps ce métier, pensez-vous que tôt ou tard je n'aurais pas été assez heureux, pour qu'une autre balle me frappât plus sûrement, et de manière à ne laisser qu'un cadavre aux mains de ceux qui m'auraient relevé sur le champ de bataille?...

LE MAITRE. Eh bien! mon enfant, on n'a pas oublié que vous êtes un brave... on s'empresserait de vous ouvrir les rangs de l'armée...

TONIOTTO. Ah! ah! Et pourquoi, pour aller me traîner au fond d'une garnison, comme je me traîne dans notre village? Est-ce que je veux servir avec eux, sous leur drapeau que je ne connais pas?... est-ce que je veux recommencer ma carrière, comme si à mon âge, à trente ans, on pouvait recommencer quelque chose!... non, je veux rester ici!...

LE MAITRE. Rester ici, malheureux!... non, non, éloigne-toi; il le faut; tu souffres trop, et tu succombes sous le fardeau dont tu cherches à nous dissimuler la pesanteur...

TONIOTTO. Et qui vous a dit qu'il en fût ainsi, maître?

LE MAITRE. Qui nous l'a dit? tes amis, ne lisent-ils pas tes tortures sur ton visage? Infortuné, fuis ailleurs, loin d'ici; tu oublieras peut-être?...

TONIOTTO. Arrêtez, maître... taisez-vous, n'achevez pas.... je le veux. (*Le maître s'éloigne un peu de lui. Toniotto à lui-même et s'animant par degrés.*) Ah! oui, je le vois, ils voudraient m'emmener d'ici... ils s'imaginent que l'absence... l'oublier... elle, Marie! Est-ce que te teus effacera

jamais cette cicatrice que le fer ennemi creusa sur ma poitrine? cette cicatrice s'est rouverte, elle saigne. (*Il la montre.*) Eh bien! la blessure que j'ai dans le cœur est cent fois plus vive, cent fois plus profonde!... L'oublier!... je l'aime plus que jamais, les combats que je me livre ne font que rendre mon amour plus ardent!... la fuir!... ne plus respirer le même air qu'elle! oh! les fous, les fous!... jamais, jamais... je veux souffrir ici... c'est ici que je veux mourir!...

(*Il va pour sortir, le maître l'arrête.*)

LE MAITRE. Toniotto, mon enfant.... reste auprès de moi.... reste, je t'en conjure...

TONIOTTO. Laissez-moi... je veux sortir, ne me suivez pas... restez, je le veux.

(*Il sort.*)

SCENE III.

LE MAITRE, seul.

Malheureux Toniotto!... il est perdu! ah! combien je suis puni d'avoir mis la main à cette œuvre de fausse sagesse.... à tous ces projets devenus si funestes!... Que mes derniers jours seront tristes et pleins de regrets!...

(*Léonard rentre.*)

SCÈNE IV.

LE MAITRE, LÉONARD.

LE MAITRE. Léonard!..... Léonard, mes prières ont été inutiles; mes conseils, mes larmes, il a tout rejeté, il a fui loin de moi, il est parti.

LÉONARD. Sorti, et vous l'avez laissé faire?

LE MAITRE. Sa tête n'est plus à lui.... il me quitte, la tête tellement égarée, qu'il m'a fait peur.... j'ai voulu le retenir, il m'a repoussé brusquement... ah! c'est la première fois qu'il repoussait ainsi son vieil ami!...

LÉONARD. Mais il faut courir, le ramener.

LE MAITRE. Oui, vous avez raison.... malgré sa défense, je vole sur ses pas... et plus calme, peut-être se rendra-t-il à mes prières...

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LÉONARD, seul.

Il n'y a donc pas moyen de le sauver... de le rendre à lui-même !... Que faire, mon Dieu !.... je ne suis qu'un pauvre soldat, moi... j'ai fait tout ce que je pouvais, je ne puis qu'une chose, pleurer de rage et de désespoir... Oh ! je l'ai dit bien souvent : pour le soldat, vivre et mourir sous le drapeau, c'est le bonheur !... mais qu'entends-je ? qu'est-ce que cela ?... (Il regarde vers la porte.) Oh ! mon Dieu !...

SCÈNE VI.

LÉONARD, CATARINA, puis FRANCESCO, MARIE, DEUX PAYSANS qui soutiennent TONIoTTO.

CATARINA, dans la coulisse. Par ici ! par ici !...

LÉONARD. Ciel ! que vois-je ? Toniotto ! dans quel état, mon Dieu !

CATARINA. Une faiblesse... un évanouissement...

LÉONARD. Ah ! morbleu, je l'avais bien prévu.... Venez, mes amis, là dans sa chambre, sur son lit...

(Il entre avec eux, et tous rentrent en scène presque aussitôt.)

MARIE. Eh bien !...

LÉONARD. Il a rouvert les yeux... il a repris ses sens. (Aux paysans.) Merci, merci !... il a besoin de calme et de repos. (Les paysans sortent.) Laissons-le.. (A Francesco.) Tachez de rejoindre le maître...

FRANCESCO. Oui, sergent...

LÉONARD. Moi, je cours chez le médecin. (Ils sortent.)

CATARINA, à Marie. Je vas préparer ce qu'il lui faut quand ses crises le prennent... je serai là...

MARIE. Oui, Catarina, oui, va...

(Catarina sort. Marie garde un instant le silence.)

SCÈNE VII.

MARIE, seule.

Ah ! j'avais besoin d'être seule pour laisser échapper mes sanglots qui m'étouffent... ces larmes qui remplissent mes yeux, mais qu'ils reviennent bientôt, mon Dieu !... car s'il allait appeler, s'il avait encore besoin de secours, je ne pourrais lui en donner... moi-même je me sens si faible ! et puis l'avoir vu ainsi tout à l'heure !.... cela m'a ôté tout mon courage... j'ai peur.. Il a donc bien souffert.. lui, mon Dieu ! car je souffre aussi, moi... et je n'y suis pas encore arrivée pourtant !.. Pourquoi me suis-je trouvée sur son chemin tout à l'heure ?.... c'est ma présence qui a produit un effet si funeste.... Il lui a suffi de me voir pour qu'une pâleur mortelle se répandît sur son visage et le fit tomber immobile et glacée !.... Le malheureux, il avait bien compris qu'il fallait nous fuir..... que malgré nous, si nous étions près l'un de l'autre, nous serions entraînés vers le passé, que sa voix aurait troublé mon cœur même en pressant mon enfant dans mes bras et me protégeant de mon époux.... Vous savez, mon Dieu ! avec quelle ardeur jusqu'à ce jour je me suis réfugiée dans mes devoirs d'épouse et de mère pour obtenir de vous un peu de force et de résignation.... Eh bien ! mon Dieu ! protégez-le... aussi ce pauvre Toniotto... accablez-moi.... mais un peu de repos pour son cœur... un peu de miséricorde pour lui... pitié, pitié.... sauvez-le, ne brisez pas jusqu'à ma dernière espérance.... (Elle se met à genoux et se relève au bruit que fait Toniotto dans sa chambre.) Que vois-je... ah ! mon Dieu !... c'est lui, fuyons.... mes genoux chancelent, je ne puis...

(Elle tombe sur un siège.)

SCÈNE VIII.

MARIE, TONIoTTO

(Toniotto sort de la chambre dans un accès de délire. Tous ses vêtements sont en désordre. Sa figure exprime plutôt de l'égarement que de la folie.)

TONIoTTO, avec force, dans la coulisse. Laissez-moi.. laissez-moi... ne me poursuivez pas comme ça, je ne veux pas.

MARIE, à part. Oh ! mon Dieu !...

TONIOTTO, plus calme et paraissant sur le seuil de la porte. Ah ! c'est bien !... ils s'éloignent... Léonard ! Léonard !... où es-tu donc, mon brave?... Pourquoi avons-nous quitté nos rangs tout à l'heure, je ne vois plus mes camarades... est-ce qu'ils sont retournés dans leur pays ? (S'animant.) Est-ce que je vais rester ici, moi ? Ah ! on m'emène, je suis prisonnier... tuez-moi... tuez-moi plutôt... tuez-moi donc !... Oh ! ils refusent... ils ne veulent pas !...

MARIE, à part. Que dit-il ?

TONIOTTO, apercevant Marie. Que faites-vous-là ? qui êtes-vous ? (Brusquement.) mais répondez donc ?

MARIE. Sa tête est perdue !...

TONIOTTO, la regardant fixement. Ah ! comme je vous parle brusquement... à vous, une femme !... Pardonnez-moi.

(Il lui prend la main.)

MARIE. Oh ! mon Dieu !... il ne me reconnaît plus...

TONIOTTO, l'attirant à lui et lui parlant bas. C'est que, voyez-vous, je souffre bien !... je suis bien malheureux !... je leur ai caché long-temps à tous, je ne voulais pas... un soldat... il faut qu'il ait du courage, il faut qu'il meurt sans se plaindre !... mais vous ! vous ! une femme... Je veux tout vous dire... (Redevenant sombre.) Mais non, ni vous non plus... Allez-vous-en...

MARIE. Vous me chassez... Ah ! Toniottotto !...

TONIOTTO, avec exaltation et se levant. Eh bien ! oui, je suis Toniottotto... celui qui partit pour l'armée, il y a si long-temps... je ne voulais pas partir... je savais que je ne retrouverais plus le bonheur si je revenais dans mon pays... Et pourtant, quand je fus loin, bien loin du Piémont, je ne rêvais qu'à nos montagnes... je ne songeais qu'à elle... à Marie !... Elle me garde sa foi, me disais-je... je la reverrai... je serai officier, je deviendrai son époux ! Et cela m'encourageait dans mon métier de soldat... et quand je fus entraîné dans ces déserts glacés où l'on me retint prisonnier, c'était son souvenir qui m'inspirait du courage ! Dans mes longues heures de captivité, je retirais de sur mon cœur cette tresse de cheveux qu'elle m'avait donnée, je la portais à mes lèvres, je la couvrais de mes larmes, et je me sentais consolé. (Il la tire de son sein, fait tout ce qu'il dit

dans le dialogue, la montre à Marie, la mouille de larmes, la couvre de baisers.) Eh bien ! pendant ce temps, elle m'avait oublié !... elle prenait un autre époux... Ah ! ah !... la malheureuse !

(Il tombe accablé sur un siège.)

MARIE. L'infortuné ! dans quel état, il va mourir, mon Dieu ! (Cherchant à le rappeler à lui, elle se met à ses genoux.) Toniottotto, dissipez cet égarement funeste... Ecoutez-moi : Non : elle ne vous a jamais oublié... En prenant un autre époux, elle se dévouait... elle se dévouait pour sa mère... elle n'a jamais cessé de penser à vous... elle vous a toujours aimé, Toniottotto !

TONIOTTO. Non, non, je ne vous crois pas, je ne me serais jamais marié, moi... c'est qu'elle ne m'aimait plus, vous dis-je.

MARIE. Ah ! ne dites donc pas cela... elle a été plus malheureuse que vous, allez... Long-temps elle a attendu votre retour, et puis un jour, Léonard revint : vous étiez mort, disait-il... Cette nouvelle ne la tua pas. Elle fit plus que mourir... Elle vécut pour sa mère... car l'amour d'une fille pour sa mère... c'est un amour sacré, Toniottotto !... Elle renferma sa douleur dans son âme... ses forces s'épuisèrent... on lui montra sa mère pauvre et chancelante dans sa cabane... un homme se présenta... un homme qui fut votre ami d'enfance... il demanda sa main, et alors elle supplia votre mémoire de lui pardonner... elle se dévoua pour sa mère. Oh ! croyez-vous que ce sacrifice ne brisa pas son cœur ?...

TONIOTTO. Dites-vous vrai ? je vous en supplie, parlez, parlez encore, vous qui avez sa voix !... cela me fait du bien. Ah ! parlez ! parlez !...

MARIE. Eh bien ! bonne mère, éponse fidèle, elle souffrait tant, que ses devoirs accomplis laissaient son âme en proie à toutes les tortures. Toniottotto ! Toniottotto ! c'était le nom qui résonnait sans cesse à son oreille, c'était l'image qui la suivait partout... elle vous croyait mort pourtant...

TONIOTTO. Grand Dieu !

MARIE. Et maintenant encore, quel supplice est le plus affreux, le vôtre ou le sien ?... Car tu peux pleurer, toi, tu peux te renfermer à ton aise dans ta douleur... Elle ! il lui faut retenir ses larmes dans ses yeux, sourire à ceux qui l'entourent... Compare son supplice à ton supplice, et dis moi si ton amour a été plus prolongé que le sien, dis-moi si son cœur n'a pas dû mille

fois se briser !.. Allons, Toniaotto, regarde-moi bien, c'est moi, Marie, Marie qui t'a montré son ame tout entière !..

TONIOTTO. Oui, oui, je te reconnais... je te reconnais... c'est bien toi... toutes mes idées renaissent... Marie... Marie...

MARIE. Toniaotto !

TONIOTTO. Te voilà ! tous mes maux sont finis... je ne souffre plus, je suis heureux !

MARIE. Oh ! oui, n'est-ce pas, désormais tu ne nous fuiras plus, tu reviendras à la ferme... tu ne nous quitteras pas... Nous t'entourerons de soins et de tendresse.... Francesco sera ton frère... moi ta sœur...

TONIOTTO, *reculant d'effroi et à part*. Ah ! malheureux ! j'avais tout oublié !... Elle ma sœur !.. mais cet amour qui me brûle sans me tuer.... ne sortira donc pas de mon cœur ?... il y restera donc toujours ? La revoir, je deviendrais coupable... la fuir, je ne le puis plus... Et Francesco, si bon et si dévoué !.. Et Marie, si résignée et si pure !.. Oh ! je ne veux pas être un infâme !.. mieux vaut mourir !..

(Il arrache l'appareil qui couvre sa blessure, le sang coule, il chancelle et tombe.)

MARIE, *avec effroi*. Toniaotto ! tu pâlis... tu chancelles !... (*Apercevant le sang.*) Du sang !... Ah ! malheureux, qu'as-tu fait ?..

(*Parcourant le théâtre.*) Du secours !... du secours !....

TONIOTTO. Laisse, laisse, Marie, n'appelle pas, je veux mourir... il faut que je meure !... Adieu.

SCÈNE IX.

TONIOTTO, MARIE, CATARINA, puis
LE MAÎTRE, LÉONARD, FRANCESCO,
LE MÉDECIN, LE PETIT TONIOTTO.

CATARINA, *entrant*. Qu'y a-t-il ?... (*Apercevant Toniaotto.*) Ah ! Toniaotto !

MARIE, *à tous les personnages*. Oh ! mai. hâtez-vous !... venez... voyez... sauvez-les sauvez-le !...

LÉONARD, *se jetant sur le corps de Toniaotto*,
Toniaotto ! Toniaotto !... Il est trop tard !...

TOUS. Mort !

MARIE. Mort ! (*Elle recule d'effroi jusqu'à la fenêtre, fait un mouvement comme pour s'y jeter, et tout à coup, apercevant son fils, le saisit dans ses bras et s'écrie.*) Oh ! je suis mère !

LÉONARD. Pauvre Toniaotto !

LE MAÎTRE. Pauvre Marie !

(Tous les autres personnages sont groupés autour de Toniaotto. Tableau)

74597

FIN:



Les conclusions de ce drame ayant été diversement appréciées, j'avais résolu de donner quelques explications sur l'individualité de mon personnage principal. On lui a reproché de rappeler Pygmalion et le Tasse : ce ne sont point ces ressemblances que je voulais contester. Elles devaient exister dans ma pièce, puisque Rolla est un type sur lequel j'ai essayé de rassembler toutes les souffrances et toutes les joies qui peuvent se presser dans une existence d'artiste. Il ressemble à Pygmalion, au Tasse et à beaucoup d'autres : Corrége, par exemple, Torrègiano, André Chénier.

Mais ces figures héroïques, ces noms rayonnans appartiennent à tout le monde, et je ne vois dans aucune littérature un poète qui s'en soit à tout jamais emparé par l'autorité du génie. J'avais droit de leur emprunter tout ce qui pouvait mettre en saillie la physionomie de mon héros : comme Praxitèle fit poser devant lui toutes les femmes célèbres de la Grèce pour composer sa Vénus, je me suis servi de tous les artistes pour composer mon artiste. Il en est un cependant auquel je ne pouvais toucher : c'est celui qui a donné son nom à un drame joué naguère au Théâtre-Français, et dont la représentation n'a peut-être excité nulle part autant de sympathies que dans mon cœur. Celui-là appartient au poète qui l'a ressuscité, comme *Phèdre* appartient à Racine, *Cinna* à Corneille, *Othello* à Shakespeare. L'auteur du drame dont je veux parler est assurément un de ceux qu'on peut être fier d'imiter, et je me ferais gloire d'être son élève ; mais ici l'imitation aurait ressemblé de trop près au plagiat. Il m'a paru que je ne pouvais laisser passer sans réponse l'imputation qui tendait à faire considérer mon drame comme une vémiscence de *Chatterton* ; j'allais essayer d'indiquer les différences radicales qui existent entre les deux pièces, quand le *National* du 26 juin est arrivé sous mes yeux. Cette question y est traitée avec autant de précision que de sagacité, et les moindres nuances du caractère de Rolla y sont expliquées beaucoup mieux que je n'aurais pu faire. Je vais donc copier le journal, en remerciant l'ami inconnu qui m'épargne un travail difficile.

« Des critiques ont voulu réduire Rolla aux exigences de la raison exacte et du bon sens pratique. Rolla ne serait point dramatique à ces conditions-là, s'il n'avait pas l'âme troublée de ces mille susceptibilités, de toutes ces petites blessures douloureuses et irritables, qui saignent goutte à goutte, et intérieurement dans les hommes d'ina-
« guation, dans les grands artistes et dans les poètes : Rolla n'est point un fou de vanité et d'orgueil, comme on l'a dit : il veut de la gloire ; cela est légitime ; mais il est ti-

« mide devant elle, mais il en a peur, et s'il dérobe ses travaux aux yeux de tous, c'est
 « qu'il ne croit jamais avoir assez bien fait pour la mériter. Il n'y a que les amours-pro-
 « pres comme on en voit tant et les vanités grossières qui se jettent brutalement en pâture
 « aux premiers venus. Rolla ne ressemble pas non plus à Chatterton ; il n'en a point la
 « mélancolie sans remède et l'intraitable désespoir. Rolla ne demande qu'à vivre, et il
 « vend des statuettes au juif Salomon, ce que ne ferait pas Chatterton : Rolla travaille ;
 « Chatterton reste immobile dans ses souffrances et son désespoir contemplatifs. Rolla
 « ne brise point sa statue comme Chatterton brûle ses vers, par un pur accès d'exalta-
 « tion désespérée ; Rolla sacrifie son œuvre à sa maîtresse, sa gloire à un sentiment de
 « loyauté et de reconnaissance... Il n'y a pas enfin de pensée de suicide à côté de Rolla,
 « et le *Chef-d'Œuvre Inconnu* ne contient pas le danger de cette fatale contagion. Rolla
 « renaitrait et revivrait volontiers pour souffrir encore et recommencer un chef-d'œuvre,
 « si ses forces physiques n'étaient pas vaincues. »

Maintenant j'acquiesce un devoir sacré de reconnaissance, en faisant hommage de mon
 succès aux admirables artistes qui l'ont assuré. Je ne veux point leur parler de leur talent :
 qu'est-ce que je leur dirais de nouveau ? Leurs noms sont écrits en tête de ma pièce : ce sont
 les premiers de notre première scène. J'aime mieux signaler à la reconnaissance sympathi-
 que de tous les jeunes gens l'empressement généreux qu'ils ont mis à accepter l'ambi-
 tieuse distribution d'un jeune homme qui se présentait à eux, pour la première fois, avec
 un drame de si petites proportions.... Ceci servira à faire apprécier leur cœur par tous
 ceux qui n'avaient encore apprécié que leur talent.

P. S. La pièce est imprimée telle que je l'ai écrite ; mais des coupures ont été jugées nécessaires à la
 représentation : ces coupures sont indiquées par des guillemets. Messieurs les directeurs du province qui
 monteront l'ouvrage sont invités à en profiter.